

¡ V I V A V I V I L L A !

Casa de Velázquez
Villa Kujoyama
Villa Médicis

Dossier de Presse – Edition 2019
La fin des forêts *

**La Collection Lambert accueille ¡ Viva Villa !
Festival des résidences d'artistes
en Avignon du 11 octobre au 10 novembre 2019**

**Presse : Laurent Cassagnau
cassagnaulaurent@gmail.com / 06 63 57 77 43
www.vivavilla.info - #vivavillafestival**

* Titre emprunté à une pièce chorégraphique de Benjamin Bertrand, résident de la Villa Kujoyama 2019



Festival des résidences d'artistes
Avignon, 11 octobre – 10 novembre 2019
édition 2019 La fin des forêts

Michel Bertrand
Directeur de la Casa de Velázquez
Charlotte Fouchet-Ishii
Directrice de la Villa Kujoyama
Stéphane Gaillard
Secrétaire Général
Directeur par intérim de la Villa Médicis
Académie de France à Rome

Commissariat

Cécile Debray

Production et Coordination

Laurence Edelin
Fabienne Aguado (Casa de Velázquez)
Camille Coschieri (Villa Médicis)
Satsuki Konoike (Villa Kujoyama)

Direction Technique

Pierre-Yves Chouin

Scénographie

Joris Lipsch et Floriane Pic

[The Cloud Collective](#)

Communication

Damien Brémont (Casa de Velázquez)
Matthieu Iandolino (Casa de Velázquez)
Cristiano Leone (Villa Médicis)
Arthur Godard (Villa Médicis)
Lauriane Jagault (Villa Kujoyama)

Communication Digitale

Lauriane Jagault

Responsable Presse

Laurent Cassagnau
cassagnaulaurent@gmail.com

Graphisme

Aurore Brunet
Nina Pilon

Régie d'accueil

Emilie Avizou

SOMMAIRE

EDITO – P 3
LA FIN DES FORETS – P 4
LA COMMISSAIRE – P 6
LES ARTISTES - LISTE & FICHES – P 7
LES INSTITUTIONS – P 55
ORGANISATEURS & PARTENAIRES – P 59
INFOS PRATIQUES – P 60

¡ V I V A V I L L A !

Pour sa quatrième année, et après le succès de l'édition 2018 à Marseille (5800 visiteurs à la Villa Méditerranée) ¡ Viva Villa ! 2019 est accueilli par la **Collection Lambert en Avignon du 11 octobre au 10 novembre 2019**.

A deux pas des remparts de la Cité des Papes, la Collection Lambert ouvre les portes de l'Hôtel de Montfaucon à cette nouvelle édition sous le commissariat de **Cécile Debray** avec un thème : **La fin des Forêts***, et un calendrier en deux temps :

- Une **exposition**, du 11 octobre au 10 novembre, présentera les travaux d'une cinquantaine d'artistes plasticiens, musiciens, graphistes, designers, cinéastes, écrivains, historiens d'art ... Se côtoieront et se répondront dans un jeu de références croisées les œuvres de la collection permanente et les propositions des artistes inspirés par leurs séjours à Madrid, Kyoto ou Rome.
- En contrepoint, du 11 octobre au 16 octobre, un **programme** de performances, concerts, lectures, films, rencontres, viendra rythmer le lancement du festival.

Cette édition sera également l'occasion d'organiser en Avignon des temps de **rencontres professionnelles** avec les institutions fondatrices de ¡ Viva Villa !, leurs partenaires et tutelles, les résidences d'artistes de la Région Sud, les grandes institutions de cette dernière ainsi qu'une séance plénière décentralisée de l'Académie des beaux-arts.

Cette année encore et avec la complicité de la Collection Lambert, des rendez-vous spécifiques seront adressés aux scolaires et jeunes publics, avec pour objectif de démocratiser l'accès à la création, d'initier et de sensibiliser aux pratiques culturelles pour in fine créer une plateforme générationnelle.

Ouverts à tous, ces espaces de débats, de partage et de convivialité permettront d'interroger les problématiques actuelles de la création contemporaine, de la recherche artistique et du travail en résidence.

Après deux éditions parisiennes - au Palais Royal en 2016 et à la Cité internationale des arts en 2017 – puis une escale Marseillaise à la Villa Méditerranée en 2018, ¡ Viva Villa ! avec les soutiens de la Région Sud Provence- Alpes-Côte d'Azur, du Ministère de la Culture, de l'Institut français et de l'Académie des beaux-arts, est accueilli à la Collection Lambert en Avignon du 11 octobre au 10 novembre 2019.

* Titre emprunté à une pièce chorégraphique de Benjamin Bertrand, résident de la Villa Kujoyama 2019

¡ V I V A V I L L A !

Conçu par la Casa de Velázquez, la Villa Kujoyama et l'Académie de France à Rome - Villa Médicis, le festival *¡ Viva Villa !* est né d'une volonté commune de créer avec le public français un rendez-vous régulier réunissant les artistes et chercheurs que nous accueillons pendant l'année dans ces institutions situées à Madrid, Kyoto ou Rome.

L'ambition du projet lancé en 2016 est non seulement de restituer en France les travaux et recherches des artistes en résidences mais aussi de leur offrir la possibilité d'une plateforme générationnelle.

La vocation de nos institutions est d'offrir ce qui manque le plus souvent à la création: du temps et un cadre de travail proposés à des artistes afin qu'ils puissent, en parcourant des chemins de traverse, ouvrir de nouvelles pistes de recherche et in fine découvrir de nouveaux horizons.

Nous leur offrons la possibilité de se rencontrer dans la diversité de leurs disciplines en croisant leurs réflexions, voire en les confrontant, afin de développer des projets qui évoluent dans un climat où le collectif nourrit la démarche individuelle.

***¡ Viva Villa !* souhaite en outre établir des connexions avec toutes les initiatives qui s'expriment dans les régions qui l'accueillent : les autres résidences tant publiques que privées, les FRAC, les institutions locales, les galeries, les anciens pensionnaires, les artistes français...**

L'artiste a besoin d'un public pour faire exister son œuvre. *¡ Viva Villa !* est une vitrine pour travailler à l'après-résidence et constituer un réseau à la fois solide mais aussi au service de la carrière de chacun.

Si *¡ Viva Villa !* est un rendez-vous avec la création la plus contemporaine de nos institutions françaises, c'est aussi un lieu de réflexion où l'intérêt des résidences à l'étranger, les enjeux et réalités de la création artistique contemporaine, l'expérience immersive de la résidence sont décrits et questionnés avec nos artistes, les professionnels de l'art et le public.

Michel Bertrand, directeur de la Casa de Velázquez

Charlotte Fouchet-Ishii, directrice de la Villa Kujoyama

Stéphane Gaillard, secrétaire général et directeur par intérim de l'Académie de France à Rome - Villa Médicis

La fin des forêts *

« La forêt respirait, plus ample, plus éveillée, attentive jusqu'au fond de ses forts et de ses caches soudain remués aux signes énigmatiques d'on ne savait quel retour des temps – un temps de grandes chasses et de hautes chevauchées – on eût dit que la vieille bauge mérovingienne flairait encore dans l'air un parfum oublié qui la faisait revivre. » Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958

« [...] l'horizon des bois se fonçait d'un cerne mauve [...] la terre même jaunissait d'un mauvais teint, que le temps la travaillait d'une fièvre lente : on marchait sur elle comme sur un cadavre qui commence à sentir. » Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958

Cet hiver sont tombés les pins parasols centenaires de la Villa Médicis. Signe brutal et fédérateur, les cimes majestueuses et historiques de ces arbres disparus projettent leur ombre mélancolique, inspirante et tutélaire sur l'édition 2019 de *j Viva Villa !*

La figure de l'arbre surgit, hante l'imaginaire et la pensée actuelle comme la rémanence d'un monde en passe de disparaître. Cette pensée écologique et politique habite nombre d'œuvres des artistes des trois prestigieuses résidences artistiques – Villa Médicis, Casa de Velázquez et Villa Kujoyama.

La silhouette de l'arbre filmée, son tronc sculpté suspendu sur une scène, des forêts de bambous muséifiées comme un topos menacé à l'ère de l'anthropocène, une flore classifiée, de l'invasion des forêts d'eucalyptus à la vertu phytothérapeutique et symbolique de l'ail ou celle de l'indigo. Du paysage déforesté et vidé de ses villages dont l'indécision poétique hésite entre présent et effondrement annoncé, scènes de dystopies d'un monde ébranlé jusqu'aux nouveaux objets et matériaux hybrides, il semble que chacun développe dans sa discipline – vidéo, peinture, écriture, théâtre, danse, performance, sculpture, gravure, architecture, musique, design et métiers d'art, cinéma...- des imaginaires écologiques et poétiques marqués par cette « vie des plantes » (Emanuele Coccia) menacée.

Reliés à l'histoire, à une histoire culturelle puissante, beaucoup tentent de penser la manière dont ce lien au passé subsiste, irrigue notre présent : sont ainsi évoqués la Bataille de San Romano de Paolo Uccello et sa forêt de lances, les antécédents d'une pensée écologique avec les figures de Joseph Beuys (*Défense de la nature*, 1977) ou de Robert Smithson en visite à Rome, la notion d'effondrement selon Aby Warburg (*La*

Guérison infinie) entre le moi et le monde, l'approche organique de Buñuel, le matérialisme de Millares et de Tapiès, l'hybridation animiste de la culture Dogon et de l'usage du smartphone, le spiritisme d'un Edison annonçant un au-delà numérique, l'effacement selon Maurice Blanchot, Claude Régy ou Louis-René des Forêts, l'actionnisme japonais Gutaï et la notion de don, le phénomène de l'irradiation, celui de la danse butō ...

L'exposition offre ainsi un cheminement en six chapitres qui permet d'entrevoir tout d'abord les projections d'un futur, entre **effondrements et hétérotopies** puis les descriptions diverses de notre **présent anthropocène** autour d'un ensemble cohérent d'espèce d'herbiers développant des **imaginaires écologiques** et une réflexion sur le temps organique et corporel sous l'image de la **mémoire des éléphants** enfin, la question du lien au passé est posée à travers les **vestiges et images résurgentes** et les **anamorphoses** ou hybridations.

Une programmation de musique, de films, théâtre et danse mêle mouvements, images, textes et sons à cette errance en art.

Cécile Debray, Commissaire



Ange Leccia, *Les pins de la Villa Médicis*, 1981, vidéo

* Titre emprunté à une pièce chorégraphique de Benjamin Bertrand, résident de la Villa Kujoyama 2019

La Commissaire

Cécile Debray



Cécile Debray est conservatrice générale du patrimoine et directrice du Musée de l'Orangerie depuis juin 2017. Elle a été en charge des collections modernes au Musée national d'Art moderne / Centre Pompidou de 2008 à 2017 et commissaire de plusieurs grandes expositions internationales :

Elles@ Centrepompidou, 2009 (Paris, Centre Pompidou, 2009/2011 ; Seattle, SAM, 2012/13 ; Rio, CCBB, 2013) ; *Lucian Freud. L'atelier* (Paris, Centre Pompidou, 2010) ; *Matisse, Cézanne, Picasso... L'aventure des Stein / The Steins collect* (San Francisco, SFMoMA ; Paris, Grand Palais, 2011 ; New York, MET, 2012) ; *Matisse. Paires et séries / Matisse. In search of true painting* (Paris, Centre Pompidou, 2012 ; Copenhague SMK ; New York, MET 2013) ; *Marcel Duchamp. La peinture même* (Paris, Centre Pompidou, 2014) ; *Rétrospective Balthus* (Rome, Scudiere dell Quirinal, Villa Médicis, Rome 2015 ; Vienne, Kunstforum, 2016) ; *Francis Bacon / Bruce Nauman. Face à face* (Montpellier, Musée Fabre ; juin - oct. 2017) ; *Derain, 1904-1914, la décennie radicale* (Centre Pompidou, oct. 2017 - janv. 2018) ; *Dada Africa. Sources et influences extra-occidentales* (Musée de l'Orangerie, oct. 2017 - fév. 2018) ; *Nymphéas. L'abstraction américaine et le dernier Monet* (Musée de l'Orangerie, 2018).

Membre de plusieurs jurys, de concours artistiques et de comités, historienne d'art, elle a enseigné à l'École du Louvre et publie sur les avant-gardes historiques, sur la peinture moderne et contemporaine.

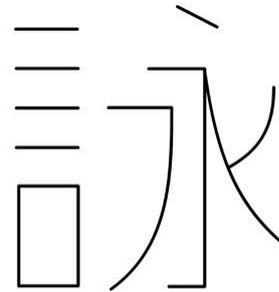
Elle a co-organisé l'exposition *Le Modèle noir. De Géricault à Matisse* (Musée d'Orsay, mars. 2019 - juil. 2019) ainsi que *Préhistoire. Une énigme moderne* (Centre Pompidou, mai - sept. 2019).

Les artistes 2019

- p 8 **André Baldinger - Villa Kujoyama - Typographie**
p 9 **Giovanni Bertelli - Casa de Velázquez - Composition**
p 10 **Sasha J. Blondeau - Villa Médicis - Composition**
p 11 **Miguel Bonnefoy - Villa Médicis - Littérature**
p 12 **Marie Bonnin - Casa de Velázquez - Gravure**
p 13 **Seydou Cissé - Casa de Velázquez - Vidéo**
p 14 **Annie Claustres - Villa Kujoyama – Histoire de l’art**
p 15 **Carlos de Castellarnau - Casa de Velázquez - Composition**
p 16 **Marion Delarue - Villa Kujoyama - Métiers d’art**
p 17 **Marine Delouvrier - Casa de Velázquez - Architecture / Peinture**
p 18 **Rebecca Digne - Villa Médicis - Arts plastiques**
p 19 **Frederika Amalia Finkelstein - Villa Médicis - Littérature**
p 20 **Gaëlle Gabillet & Stéphane Villard - Villa Médicis - Design / Métiers d’art**
p 21 **Christophe Galati - Villa Kujoyama - Jeux vidéo**
p 22 **Simon Gauchet - Villa Kujoyama - Théâtre**
p 23 **Hélène Giannecchini & Stéphanie Solinas - Villa Médicis - Littérature / Photographie**
p 24 **Lola Gonzàlez - Villa Médicis - Arts plastiques / Cinéma**
p 25 **Emmanuel Guillaud & Takao Kawaguchi - Villa Kujoyama - Danse**
p 26 **François Hébert - Villa Médicis - Cinéma**
p 27 **Hippolyte Hentgen - Villa Kujoyama - Arts plastiques**
p 28 **Clara Iannotta - Villa Médicis - Composition**
p 29 **Fernando Jiménez - Casa de Velázquez - Peinture**
p 30 **Sylvain Konyali - Casa de Velázquez - Gravure**
p 31 **Stéphanie Lacombe - Lauréate 2006 de la Bourse Photographe de la Fondation Jean-Luc Lagardère**
p 32 **Yann Lacroix - Casa de Velázquez - Peinture**
p 33 **Pauline Lafille - Villa Médicis - Histoire de l’art**
p 34 **Mathilde Lavenne - Casa de Velázquez - Vidéo**
p 35 **Cedric Le Corf - Casa de Velázquez - Sculpture**
p 36 **Thomas Lévy-Lasne - Villa Médicis - Peinture**
p 37 **Mathieu Lucas - Villa Médicis - Architecture / Paysage**
p 38 **Thierry Machuel - Villa Kujoyama - Musique**
p 39 **Léonard Martin - Villa Médicis - Arts plastiques**
p 40 **Marta Mateus - Casa de Velázquez - Cinéma**
p 41 **Naomi Melville - Casa de Velázquez - Arts plastiques**
p 42 **Simon Moers & Tomoe Kobayashi - Villa Kujoyama - Marionnettes**
p 43 **Camille Mutel - Villa Kujoyama - Danse**
p 44 **Nach - Villa Kujoyama - Danse**
p 45 **Carla Nicolás - Casa de Velázquez - Arts plastiques**
p 46 **Andrés Padilla Domene - Casa de Velázquez - Vidéo**
p 47 **Martine Rey - Villa Kujoyama - Métiers d’art**
p 48 **Lili Reynaud-Dewar - Villa Médicis - Arts plastiques**
p 49 **Samy Rio - Villa Kujoyama - Design**
p 50 **Olivia Rosenthal - Villa Kujoyama - Littérature**
p 51 **Sandrine Rozier - Villa Kujoyama - Métiers d’art**
p 52 **Arnaud Rykner - Villa Kujoyama - Littérature**
p 53 **Riccardo Venturi - Villa Médicis - Histoire de l’art**
p 54 **Clément Verger - Casa de Velázquez – Photographie**

Sous réserve de modification

André Baldinger Typographie



詠 詠 詠 詠 詠

Caractère japonais-latin

André Baldinger étudie la typographie à Zurich et le dessin de caractère à l'Atelier National de Création Typographique à Paris. Il fonde son propre atelier de création en 1995 et en 2008 il crée, avec le graphiste allemand Toan Vu-Huu, l'atelier de conception graphique et typographique Baldinger•Vu-Huu, pensé comme une approche plurielle de la conception visuelle (identité visuelle, édition, signalétique ou encore muséographie). Leurs conceptions, régulièrement exposées et primées en France et à l'international, sont réalisées pour des institutions culturelles, clients privés et demandes alternatives.

En parallèle de l'atelier Baldinger•Vu-Huu, André Baldinger enseigne la typographie et la création de caractère à l'ENSAD (l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs à Paris) et à HDKZ (Haute Ecole d'art de Zurich). Co-directeur du laboratoire de recherche l'EnsadLab Type dans l'école éponyme, il est également lauréat de nombreuses récompenses dont le prix fédéral de design Suisse, du Tokyo TDC Awards, Ginza Graphic Gallery Tokyo ou d'une bourse de l'état français (Ministère de la Culture). Ses travaux se trouvent dans de nombreuses collections dont la BnF, le Museum für Gestaltung à Zurich ou au Japon au Museum of Modern Art à Toyama. Une rétrospective de son travail et de celui de son associé a eu lieu au Portique (Centre régional d'art contemporain du Havre) en 2018.

Son projet à la Villa Kujoyama consiste à établir et à vérifier les principes de base pour la création d'un nouveau **caractère japonais-latin** nourri par la recherche, l'étude des sources historiques et les échanges avec des spécialistes de la typographie japonaise. Son questionnement se concentre sur les notions d'esthétique du répertoire formel utilisé jusqu'à présent et son évolution ces vingt dernières années. André Baldinger mène une réflexion sur l'héritage culturel, les possibilités des nouveaux outils de créations de caractères et les changements des habitudes de lectures et des supports.

Il présente également «**Fréquences**» un livre numérique inclassable pour iPhone. Pour ce projet collectif créé par Célia Houdart, André Baldinger, Sebastien Roux, Graziella Antonini et Martin Blum, la conception narrative et visuelle oscille entre des passages à lire et d'autres à écouter. Objet hybride où s'articulent des textes lus et leur visualisation, à la fois fiction radiophonique miniature et étrange diaporama, c'est une version projection/court métrage qui est projeté dans le cadre du festival.

<http://www.andrebaldinger.com>

Giovanni Bertelli Composition



© Mauro Nardelli



© Lino Signoretto

Né à Vérone, Giovanni Bertelli y obtient les prix de piano et composition, ainsi qu'une maîtrise en philosophie. En 2007 il remporte le deuxième prix au concours international Valentino Bucchi (Rome) et en 2008 est parmi les finalistes du concours Alea III (Boston). Il intègre la même année la classe de Stefano Gervasoni au Conservatoire de Paris, et poursuit sa formation à l'Ircam entre 2010 et 2012. Actuellement, il travaille avec Frédéric Durieux et Marc Battier dans le cadre du doctorat SACRe à l'université PSL de Paris, sur l'intégration des mouvements physiques des interprètes dans l'écriture musicale.

Ses partitions ont été jouées par le quatuor Arditti, le quatuor Tana, Neue Vocalsolisten Stuttgart, Court-Circuit, Ascolta, Divertimento, Bit20, Alea III, Contemporary alpha, dans des festivals comme la Biennale di Venezia, Manifeste, MATA, MDI, Musica-Strasbourg, Settimana musicale di Stresa, Rondò Milano, Sommer in Stuttgart etc. Il a collaboré avec des musiciens comme Michael Alber, Alda Caiello, Matteo Cesari, Francesco Filidei, Sandro Gorli, Emanuele Torquati, Pierre-André Valade, Jean-Philippe Wurtz. Parmi ses commanditaires il y a des institutions telles que Radio France, Biennale di Venezia et Musik der Jahrhunderte. En 2016 il est nommé compositeur en résidence de l'ensemble Divertimento ; à l'issue de cette collaboration, l'ensemble lui a dédié un CD monographique, paru en 2017 pour le label Stradivarius. Ses partitions sont publiées par les éditions Suvini Zerboni et BabelScore.

Son projet : créer une musique pour le court-métrage muet **Un chien andalou**, réalisé par Luis Buñuel (1929) avec la collaboration de Salvador Dali. Admiratif de la production de Buñuel, il y apprécie notamment le détournement d'éléments habituels et à l'apparence triviale, un climat onirique et surtout un certain goût pour la provocation et le sarcasme, qui cache en réalité une féroce critique des conventions sociales, leur absurdité et l'oppression qu'elles engendrent. La bande-son originale du film choisie par Buñuel en 1960 se limite à fournir un décor qui ne sert qu'à remplir un vide acoustique. Bertelli lui se penche sur une réécriture de l'accompagnement musical du film, instaurant un rapport dialectique avec les images, dans le souci d'élargir l'esthétique surréaliste du film au monde acoustique. Bien plus qu'un simple commentaire sonore en remplacement de la bande originale, le projet s'oriente autour de deux axes. D'un côté, l'écriture d'une pièce pour instrumentistes et électronique en temps réel, conçue comme un tableau vivant et accompagnée d'une réflexion sur la gestique, chorégraphiée et synchronisée. D'autre part, il s'orientera vers une installation avec les objets utilisés dans la pièce qui, dans une sorte de « nature (non) morte » commandée grâce au logiciel Arduino, interrogera le film à travers un discours détourné, à la fois visuel et sonore, pour briser le « quatrième mur » qui enclôt le court-métrage.

<http://www.giovannibertelli.it>



VILLA MÉDICIS
ACADÉMIE DE FRANCE
À ROME

Sasha J. Blondeau Composition



© Hélène Giannecchini



Sasha J. Blondeau (1986) est compositeur. Docteur en composition musicale du programme Ircam-Sorbonne Université-CNRS, il s'intéresse à l'interaction entre écriture instrumentale et écriture "électroacoustique" dans un même espace d'expressivité. Il reçoit des commandes du SWR Donaueschinger Musiktage, du Wittener Tage Für Neue Kammermusik (WDR), de l'Ensemble Intercontemporain, de Radio France, de l'Ircam, du Festival Musica, du Festival Messiaen, des Percussions de Strasbourg, du GMEM (Festival "Les Musiques") ou encore de Françoise et Jean-Philippe Billarant.

Mettant au cœur de sa démarche de compositeur les sciences humaines et la philosophie, son projet pour la Villa Médicis emprunte à l'atlas warburgien sa forme pour amener sur un terrain compositionnel les notions de montage, de tension, d'intervalle et de multiplicité, dans l'intention d'inclure le politique dans le champ musical. A travers plusieurs projets, il travaillera ainsi à la création d'un *Atlas-théâtre des soulèvements*.

Pour le festival ; Viva Villa ! Sasha Blondeau présente une collaboration menée en résidence avec l'architecte Mathieu Lucas, pour lequel il a réalisé la musique du film *Ponentino*, invitation à suivre le vent depuis la mer vers la montagne. Une invitation à penser la ville, la banlieue, la campagne et tous nos paysages comme des espaces interconnectés, reliés au sein de grandes dynamiques aériennes.

Sasha Blondeau présentera également une nouvelle pièce pour violon et électronique.



VILLA MÉDICIS
ACADÉMIE DE FRANCE
À ROME

Miguel Bonnefoy Littérature



© Audrey Dufer



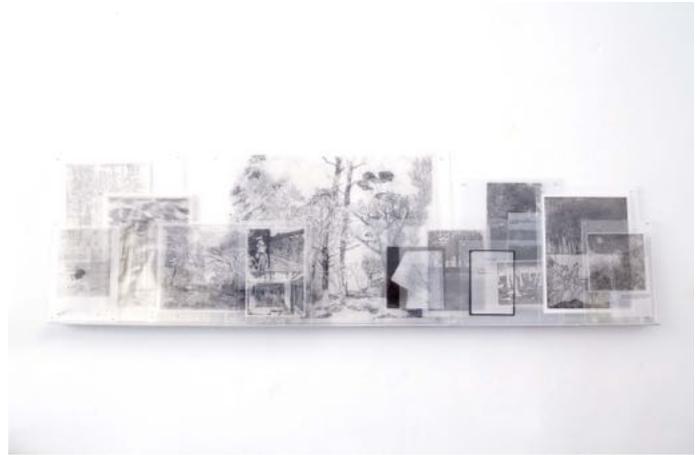
Orbis Terrarum, 1594

Miguel Bonnefoy, né le 22 décembre 1986, à Paris, vit et travaille actuellement en France. Il a suivi des études de Lettres Modernes à la Sorbonne.

En 2009, Grand Prix de la Nouvelle de la Sorbonne Nouvelle avec *La Maison et le Voleur* et publication en italien *Quando on enferma le labirinto dans le Minotaure* (edizione del Giano, Rome). En 2011, *Naufrages* (éditions Quespire, Paris) remarqué au Prix de l'Inaperçu 2012. En 2013, Prix du Jeune Ecrivain avec *Icare et autres nouvelles* (Buchet-Chastel, Paris). En 2015, *Le Voyage d'Octavio* (Rivages, Paris) finaliste du Prix Goncourt du Premier Roman, Prix de la Vocation, Prix des Cinq Continents (Mention Spéciale), Prix Fénéon, Prix Edmée de la Rochefoucauld et Prix L'Île aux Livres. En 2016, *Jungle* aux éditions Paulsen, Prix des Lycéens et Apprentis d'Île-de-France. En 2017, *Sucre Noir* (Rivages, Paris), finaliste du Prix Femina, Prix Renaissance et Prix des lycéens de l'Éscale du Livre de Bordeaux.

Miguel Bonnefoy nous propose un extrait inédit de son prochain roman (Editions Rivages) sur le récit de l'immigration des français au Chili dans la première moitié du 20^{ème} siècle.

Marie Bonnin Gravure



Après des études en littérature, Marie Bonnin intègre l'École nationale des Arts Décoratifs, en Image Imprimée. Elle y découvre la gravure, la sérigraphie et la capacité presque magique qu'ont les techniques d'impressions manuelles à faire apparaître des images. Elle y développe un goût pour l'expérimentation et le mélange des techniques d'impressions ainsi qu'une sensibilité pour le livre et l'objet imprimé. Après son diplôme, elle travaille sur différents projets d'illustration et d'édition et dessine pour Hermès-Paris tout en développant sa pratique personnelle. Elle a, en 2014, obtenu la Bourse Déclics Jeunes de la Fondation de France pour un projet d'imprimerie ambulante et propose régulièrement des initiations à la gravure dans les écoles et lors de festivals.

Sa pratique artistique se concentre sur la contemplation des paysages, avec pour point de départ le souvenir des lieux parcourus ou familiers comme terrain idéal pour fabriquer une image. Elle y observe le temps à l'œuvre et développe sa réflexion autour des "paysages palimpsestes", qui révèlent leur profondeur en laissant apparaître l'empreinte du temps sous les strates de leurs multiples variations. La gravure lui permet de ainsi donner une véritable matière à tout cela.

En résidence à la Casa de Velázquez, Marie Bonnin continue sa réflexion autour du paysage et sa mémoire en investissant un texte littéraire. Son projet trouve ainsi son point de départ dans le récit de Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, qui raconte la vie suspendue d'un jeune officier français mobilisé dans les Ardennes pendant la drôle de guerre. Les thèmes abordés par l'écrivain trouvent un écho dans sa pratique : rapport intime à la géographie, description de la nature et des paysages, goût pour les hauts-lieux, personnages en partance, à côté du monde et hors du temps. L'artiste s'emploie ainsi à capturer, à travers une série de gravures, ce laisser-aller, cette presque dissolution du personnage qui, à force d'attendre, se laisse glisser dans l'abîme que lui offre la forêt.

Seydou Cissé

Vidéo



Seydou Cissé est diplômé du Fresnoy-Studio National des Arts Contemporains et du Conservatoire des Arts et Métiers de Bamako. Originaire du Mali, son travail est largement influencé par la culture ancestrale, les traditions et les superstitions, mais aussi les mutations diverses que l'animisme a connu au contact d'autres cultures. Dans ses productions, il mêle les temporalités et invite à un voyage dans l'univers des textures et des couleurs, appréhendées comme des éléments à dompter. Employant différentes techniques et supports, il fait de la matière l'élément structurant de nombre de ses travaux. À l'écoute des questions posées par la société traditionnelle africaine et des mystères liés aux sciences occultes, son œuvre accorde une place centrale à la nature et aux pratiques employées par l'homme pour se connecter au monde mystique. Rituels, sacrifices, incantations et gris-gris entrent ainsi en dialogue avec la technologie et les nouveaux médias, comme dans son film *Faraw ka taama*, où il souligne les similitudes entre l'animisme et le monde de la vidéo d'animation. À travers l'exploration de nombreux médias (vidéo, peinture, sculpture, photographie, installations) il interroge en somme une problématique centrale : qui, de la nature et de la technologie, est finalement au service de l'autre ?

L'installation **Ladjoni** (Purification) est dérivée du film-projet *Taamaden* (Voyageur) sur les immigrés ouest-africains arrivant à Valence (Espagne) dans lequel Seydou Cissé s'intéresse à leur quotidien et à leur rapport à la science occulte via des rituels et des pratiques animistes avant, pendant et après leur voyage. Avant de migrer certains partent voir les maîtres spirituels pour leurs prédire leur trajet et leur proposer des sacrifices à faire ou des rituels à suivre afin de se protéger et prospérer dans leurs aventures, d'où le concept de se purifier spirituellement.

La pièce est inspirée du costume des « Donso » chasseurs et tradithérapeutes de la société traditionnelle malienne, qui portent sur leur vêtements plusieurs gris-gris intégrés dans le tissage même. Elle est faite avec de multiples planches rectangulaires d'épaisseur très fine recouvertes de paille, dont les couches sont superposées de telle manière que l'on a l'impression de traits de brosses de différentes tailles sur une toile de peinture. Les planches sont liées les une aux autres par des fils de nylon, l'ensemble formant un tapis de smartphones en paille suspendu, recréant le rapport entre le smart et le gris-gris. Sur l'écran est projetée une vidéo d'une danse inspirée de rituel sacrificiel, expression corporelle où une danseuse s'enduit le corps de pigments de différentes couleurs mélangés avec de la terre, le tout combiné aux images de rituels et divinations récoltées entre le Mali et L'Espagne, et à l'eau - la mer - témoin oculaire de ce que subissent les immigrés pendant leur traversée. Le son en quadriphonie est un fusionnement de témoignages des immigrés, des incantations de maîtres spirituels et de la présence des éléments naturels que sont l'eau, le vent et le feu...

Annie Claustres Histoire de l'art



Annie Claustres est maître de conférences HDR en histoire et théorie de l'art contemporain à l'université Lyon 2. Ses articles ont été remarqués dans les catalogues d'expositions *Repartir à Zéro* au Musée des Beaux-Arts de Lyon, 2008-2009 et *Pierre Soulages* au Centre Georges Pompidou en 2009-2010. C'est dans cette même période qu'elle reçoit le prestigieux prix de la Terra Foundation for American Art avant de rejoindre l'INHA (Institut National d'Histoire de l'Art) à Paris de 2010 à 2014. En tant que Conseiller scientifique en charge du domaine Histoire de l'art contemporain XXe et XXIe siècle, elle a piloté trois programmes de recherche collectifs et interdisciplinaires.

En 2013, Annie Claustres fait paraître une anthologie de textes *Le tournant populaire des Cultural Studies (1964-2008)* consacrée aux cultures de la marge. Spécialiste des relations entre arts et objet, son ouvrage *Objets emblèmes, objets du don. Enjeux postmodernes de la culture matérielle, de 1964 à nos jours*, paru en 2017, réactualise les théories du don par une série d'entretiens réalisés auprès d'artistes et se poursuit par un impressionnant travail d'élaboration théorique.

A la Villa Kujoyama, Annie Claustres explore durant sa période de résidence le processus de l'activisme contemporain japonais et la question du don - entre relations et création artistique. Le projet de recherche porte sur l'art des années 2000 et concerne plus particulièrement l'activisme japonais, tout en se nourrissant d'entretiens avec des créateurs et des acteurs de la scène artistique nippone. On entend ainsi contrer l'œuvre d'art appréhendée comme marchandise à l'aune des créations de l'offrande où le don détient une dimension sociétale, esthétique, politique.

Une exposition sera organisée à terme à Paris, en étroite collaboration avec les artistes plasticiens rencontrés durant le séjour, afin de favoriser les échanges entre les scènes artistiques françaises et japonaises.

Carlos de Castellarnau Composition



Carlos de Castellarnau a suivi des études de composition à l'ESMUC, dans la classe d'Agustí Charles à Barcelone, au CNSMDP avec Stefano Gervasoni à Paris et ultérieurement à l'IRCAM. Sa musique a été interprétée par des ensembles de renommée internationale dans de différents salles et festivals tels que Manifeste à Paris, Predihano à Ljubljana ou Sampler Sèries et Gran Teatre del Liceu à Barcelone. Il a remporté le prix Joan Guinjoan 2012 à Barcelone et le Jukeboxx New Music Award 2015 à Munich. Sous l'influence de l'électroacoustique, la musique de De Castellarnau s'appuie sur les principes poétiques de la peinture informelle, notamment espagnole. Interroger la matière sonore, étudier sa texture et ses gestes pour arracher toutes ses possibilités expressives tout en profitant au maximum de son pouvoir suggestif sont quelques-unes de ses principales préoccupations.

Fasciné par le grotesque, qui de manière inconsciente a été souvent présent dans son travail, le projet de De Castellarnau en résidence à la Casa de Velázquez consiste en la composition d'une œuvre pour ensemble et électronique et une autre pour duo d'accordéons microtonaux. Ainsi, il vise à explorer les différentes manifestations du grotesque en musique. Depuis le grotesque ornemental des peintures et des arabesques murales du baroque maniériste, jusqu'au grotesque combinatoire de l'hybride extravagante, les différentes mutations historiques du genre seront source métaphorique de cette composition.

Marion Delarue Métiers d'art



Cracheh – Tour de cou en laque

Marion Delarue est une artiste du bijou contemporain diplômée de l'Ecole Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg en 2011, avant de poursuivre une année supplémentaire de formation à l'Estonian Academy of Arts de Tallinn en Estonie. Lauréate du prix de la Triennale Européenne du Bijou Contemporain (Belgique) en 2017 et de la Talente (Allemagne) en 2019, Marion Delarue a exposé son travail dans divers musées internationaux : Musée des Arts Décoratifs de Paris, Gardiner Museum au Canada, Bellevue Arts Museum aux USA, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris ou National Design & Craft Gallery en Irlande. Ses expositions et ses prix, nombreux sur la scène internationale, témoignent de la vitalité et de la variété des matériaux utilisés pour ses créations, lesquelles ont déjà séduit pour leurs collections permanentes le Musée des Arts Décoratifs de Paris, le Palazzo Cominelli en Italie ou le Stedelijk Museum aux Pays-Bas.

Au Japon, Marion Delarue élabore à la Villa Kujoyama une réflexion sur les accessoires capillaires japonais - kushis, kogais et kanzashis - et se passionne pour l'arrangement et l'ornement de la chevelure féminine du Japon d'hier et d'aujourd'hui.

La série produite durant la période de résidence se propose d'exploiter les « motifs naturels » et nuances chromatiques insolites issus des matériaux (ceux-là même utilisés traditionnellement pour la réalisation des accessoires capillaires japonais), donnant ainsi l'illusion d'un décor travaillé. Accompagnées d'un travail photographique, témoignant de l'importance de la relation corps-objet, les matières d'origines naturelles magnifient la relation dialoguée et captivante qu'elles entretiennent avec le corps, qui en devient à son tour support.

Elle s'intéresse à l'objet portable – objet corporel et à la notion d'ornement. Passionnée par les techniques élaborées, auxquelles elle a recours de manière traditionnelle ou expérimentale, elle s'efforce sans cesse de rapprocher savoir-faire traditionnel et contemporanéité, techniques artisanales et pensée critique. Parce qu'elle ne privilégie aucun matériau, elle a à cœur de choisir pour chaque projet la matière qui lui paraît la plus appropriée et en exploite au maximum les propriétés techniques. Laque coréenne, plumes, nacre ou porcelaine ont naturellement invité Marion Delarue à s'imprégner de l'Asie et ses techniques traditionnelles, que les nombreuses résidences en Corée du Sud, en Chine et à Taïwan ont su nourrir.

Marine Delouvrier Architecture



©Charles-Elie Delprat



Muros de piedra negra, Huile sur panneau

Architecte et peintre, Marine Delouvrier est diplômée de l'Ecole nationale supérieure de Paris Belleville en 2015, et se consacre par la suite à l'illustration de l'histoire de l'architecture notamment à travers des missions pour le Studio Différemment, l'Association Madinat Albalat ou encore la maison d'édition CM Exceptions. Son envie de décrypter une architecture déjà construite, de comprendre sa structure et son histoire est pour elle un moyen de poser un regard distant sur la pratique de l'architecture, en se situant d'avantage dans les champs de la recherche et de l'analyse.

La représentation du territoire et le paysage sont les principaux thèmes de son travail. Elle s'intéresse à la manière dont l'homme se construit une image mentale d'un territoire qui le dépasse pour tenter d'y trouver sa place.

Le projet **Pueblos de Piedra Negra** de Marine Delouvrier se concentre sur un fragment de la Sierra Norte de Guadalajara, à 130km au Nord-Est de Madrid, le Monte del Vado. Son but est d'observer comment il s'est transformé, de comprendre les strates de son histoire et de tenter de retrouver la connaissance du milieu naturel qu'avaient les constructeurs et habitants des villages de pierre noire. Les peintures qu'elle réalise sont issues d'allers-retours entre paysages intérieur et extérieur, passant de l'observation des cartes dans un espace clos et familier à celle de l'exploration du terrain, ponctuée par des sessions de dessins, de lentes immersions dans le paysage.

Son objectif est de réaliser une analyse dessinée de ce site à différentes échelles : à l'échelle territoriale, pour comprendre le rapport à la géographie de ces chapelets de villages qui fonctionnaient comme un ensemble, ensuite à l'échelle du village, pour étudier son organisation sociale et spatiale qui était la conséquence directe de la forme naturelle du lieu, et enfin à l'échelle architecturale, pour étudier et restituer les savoir-faire dont ces constructions sont le produit.



Rébecca Digne Arts plastiques



© François Roelants



Méthode des Loci #1 © Daniele Molajoli

Rebecca Digné est née en 1982 à Marseille. Elle vit et travaille à Paris. Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris avec les félicitations du jury à l'unanimité, puis résidente pendant deux ans à la Rijksakademie Van Beelden Kunsten à Amsterdam en 2010-2011, elle entreprend ensuite le programme du Pavillon, laboratoire de création au Palais de Tokyo en 2013-2014 à Paris. Son travail fait partie de la collection du Centre National D'Art Moderne – Centre Georges Pompidou, (Paris), du Centre National des Arts Plastiques (CNAP), du Fonds Municipal d'Art Contemporain de Paris (FMAC) et elle est membre de la Commission Action Culturelle de l'ADAGP 2019/2021.

Rebecca Digne réalise des installations de films, des performances, des sculptures et des photographies. L'image est exploitée comme un territoire où se déploient les enjeux liés aux notions d'exil, d'identité, du territoire, du geste ou du rituel. Ses pièces, tournées en pellicules 16 mm ou Super 8, mettent en résonances les questionnements qui nous préoccupent et la fragilité de notre condition humaine.

Rebecca Digne présente « **Méthode des Loci** », une installation vidéo présentant une série de performances filmées qui questionnent la notion de mémoire à l'échelle à la fois individuelle et collective. Ou comment la mémoire définit notre identité individuelle, collective, et notre appréhension de l'avenir. Nous retrouvons ici la séquence *Méthode des Loci #1* tournée à la Villa Médicis avec un éléphant déambulant dans les jardins. La trompe permet à cet animal d'indiquer au reste du troupeau la direction vers les points d'eau. Grâce à cet "outil", les éléphants ont développé la mémoire de l'espace et du temps.



VILLA MÉDICIS
ACADÉMIE DE FRANCE
À ROME

Frederika Amalia Finkelstein Littérature



© François Roelants



Frederika Amalia Finkelstein, née le 20 août 1991 à Paris, est écrivain. Elle a étudié la philosophie à la Sorbonne. Son premier roman, *L'oubli* (Gallimard, 2014) a été nommé au prix Renaudot, prix de Flore, prix de la Vocation et traduit dans plusieurs langues. Son deuxième roman, *Survivre* (Gallimard, 2017) a été nommé au prix Décembre puis traduit et publié en Allemagne (éditions Suhrkamp) en septembre 2018.

A Rome Frederika travaille sur un roman initiatique sur la puissance de la mémoire comme émotion et comme accès cyclique au temps, ainsi que sur les multiples violences du monde contemporain. L'œuvre sera polyphonique, traversée par des destins tantôt fictionnels, tantôt réels, tels que ceux de Cy Twombly et de Primo Levi. Il sera question, au cœur du livre, d'interroger le pouvoir et la limite du geste artistique comme lieu sacrificiel où se côtoient la naissance et la perte.

Pour le festival j Viva Villa ! Frederika Amalia a invité la compagnie Libre Cours (créée par Julie Benegmos) à présenter **Après l'Oubli**, performance théâtrale reprenant son roman *L'Oubli*.



VILLA MÉDICIS
ACADÉMIE DE FRANCE
À ROME

Gaëlle Gabillet et Stéphane Villard Design



© François Roelants



© Daniele Molajoli - Villa Médicis

Gaëlle Gabillet, née le 28 juin 1976 à Le Mans, vit et travaille actuellement à Paris. Stéphane Villard, né le 3 novembre 1973 à Saint-Martin-d'Hères, vit et travaille actuellement à Paris. Tous deux diplômés de l'Ensci-Les Ateliers, ils s'associent en 2011, autour d'un projet de recherche en design « Objet Trou noir » prix Carte Blanche VIA 2011, acquis par le Centre Pompidou en 2017. Ils signent l'exposition "Form follows information" à la Biennale Internationale Design de Saint-Etienne en 2015, l'exposition "Zones de confort" à la Galerie Poirel, Nancy avec le CNAP et l'exposition « Galerie Party » pour les 40 ans du Centre Pompidou, Paris. Lauréats du prix Paris Shop & Design en 2014, ils ont remporté en 2016 le réaménagement du Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Edités par Gufram, la Galerie Catberro, et l'éditeur Petite Friture, leur travail s'établit entre propositions concrètes et projets manifestes. Ils recherchent des formes qui offrent plusieurs interprétations.

A partir de l'étude de chefs d'œuvres romains - et notamment des rapports de perception qui s'établissent entre les 2 dimensions des fresques et les trois dimensions de l'architecture - le projet proposé à la Villa Médicis explore la peinture, au sens large, comme objet et comme matière pour le design, permettant de transformer les objets et les espaces d'un point de vue esthétique, fonctionnel et symbolique.

Christophe Galati Jeux vidéo



© Villa Kujoyama



Projet Himitsu

Né à Valence, Christophe Galati est un créateur de jeux vidéo âgé de seulement 25 ans et le plus jeune créateur accueilli à la Villa Kujoyama. Il commence à créer des jeux à 12 ans avec le logiciel RPG Maker, apprenant le pixel art en autodidacte et développant son univers. En 2012, il part à Paris pour apprendre la programmation et le Game Design à l'école Isart Digital, ce qui lui permet de travailler dans l'industrie en alternance et de faire des « jams », ces événements où des participants groupés en équipes doivent créer un jeu dans un temps limité. C'est pourtant durant son temps libre entre 2014 et 2017 que le jeune étudiant réalise *Save me Mr. Tako* un jeu vidéo ayant pour personnage principal un jeune poulpe qui se donne pour mission de réconcilier son peuple avec celui des humains et de ramener la paix dans un monde en guerre. Le jeu, sélectionné au Tokyo Game Show en 2016 lui permettra de rencontrer son futur éditeur, l'américain Nicalis, qui sort sur la console Nintendo Switch le jeu du jeune français, très prisé sur la scène nippone.

En devenant le premier créateur de jeux sélectionné dans un programme de l'Institut Français, Christophe Galati espère pouvoir aider à la reconnaissance du jeu vidéo en tant qu'art et ouvrir la voie à d'autres créateurs. Il se place dans une démarche d'hommage aux jeux japonais en faisant évoluer son univers à travers l'histoire du média et ses esthétiques. Il a réalisé *Save me Mr Tako* en s'inspirant de l'ère Game Boy (8bits). Durant sa résidence à Kyoto, il compte se baser sur un rendu Super Nintendo/Game Boy Advance (16bits).

Pour son jeu « **Projet Himitsu** » (projet secret) il établit des documents de design, l'écriture du scénario, la réalisation des ressources graphiques et la programmation du prototype. En se basant sur un rendu Game Boy Advance (16bits), son objectif est d'utiliser l'ancien pour raconter des choses nouvelles.

Simon Gauchet Théâtre



© Villa Kujoyama



© Freddy Rapin

Simon Gauchet est acteur, metteur en scène et plasticien. Diplômé en 2012 du TNB (l'École Supérieure du Théâtre National de Bretagne) après un passage aux Beaux-Arts de Rennes, il est le co-créateur du Jeune Théâtre-Laboratoire Européen, un espace européen de recherche et de création artistique, et de l'École Parallèle Imaginaire, une structure utopique mêlant transmission, expérimentation ou encore production d'œuvres. Il sera artiste associé au CDN de Lorient de 2020 à 2022.

En créant des processus de création singuliers qui questionnent nos capacités d'imagination, il invente des projets dans l'espace public avec *Le Radeau Utopique*, une expédition en radeau à la recherche de l'île d'Utopie ; dans des théâtres avec *L'expérience du feu* (une performance théâtrale et plastique autour de la figure de Jeanne d'Arc) ou le *Projet Apocalyptique*. Son travail ne se limite pas à la scène et il a notamment signé d'autres projets avec des musées comme le *Musée Recopié*, une performance où 50 à 80 copistes volontaires sont invités à recopier à la main l'intégralité des œuvres d'un musée pendant une journée. En tant qu'acteur, il a travaillé avec Eric Lacascade, Stanislas Nordey, François Tanguy, Thomas Jolly, Benjamin Lazar et Bernard Sobel.

En 2008, Simon Gauchet rencontre au Japon un jeune acteur de théâtre Nô Tatsushige Udaka, de la famille Kongo, qui lui transmet pendant un mois des bribes de son théâtre millénaire. Alors qu'il doit repartir en France et qu'il souhaite payer son professeur japonais, celui-ci refuse et lui demande une chose : revenir un jour pour lui transmettre son théâtre occidental. Le projet ***L'expérience de l'arbre*** développé à la Villa Kujoyama dix années après cette rencontre invente la suite de cette histoire et fait naître un espace de recherche sur la notion même de transmission et d'héritage. Le plateau devient un lieu où les deux cultures s'explorent et s'interrogent. Cet arbre qui trône au fond de tous les théâtres Nô est le témoin de cette expérience et de ce corps à corps.

Le spectacle sera créé en France à la rentrée 2019 et présenté notamment au Théâtre de la Paillette lors du festival du TNB et à la Maison de la Culture du Japon.



VILLA MÉDICIS
ACADÉMIE DE FRANCE
À ROME

Hélène Giannecchini & Stéphanie Solinas

Littérature / Photographie (pensionnaire 2017/18)



© François Roelants



© Daniele Molajoli

Hélène Giannecchini, née en 1987, vit et travaille actuellement à Paris. Écrivain et théoricienne, sa démarche mêle littérature, histoire de l'art et esthétique. En 2014 elle a publié *Une Image peut être vraie*, aux éditions du Seuil, dans la collection « La Librairie du XXI siècle » et dirigé la même année la rétrospective Alix Cléo Roubaud à la Bibliothèque nationale de France. Depuis plusieurs années elle développe un travail d'écriture en collaboration avec des artistes contemporains, son livre *Corps antécédents* est à paraître dans la même collection en 2020. Docteure en littérature, spécialiste des rapports texte et image elle a notamment donné des conférences au Centre Pompidou, à l'Université Complutense de Madrid, à l'Université de Bâle, à la Fondation Henri Cartier-Bresson, au Jeu de Paume, à la Maison Européenne de la Photographie, etc. Depuis 2017, elle enseigne la théorie de l'art contemporain à l'École Européenne Supérieure de l'Image.

Stéphanie Solinas est formée à la photographie à l'ENS Louis Lumière, docteur en Arts Plastiques, et développe une œuvre variée (photographies, livres - Dominique Lambert (2010/2016), Sans titre / Monsieur Bertillon (2012) et Déserteurs (2013) - installations...), foncièrement photographique, qui n'a de cesse d'interroger ce médium. Sa pratique, tournée vers la figure de l'Autre et sa définition, explore la pensée à l'œuvre dans l'opération de «voir». Son travail a fait l'objet d'expositions personnelles au Fraenkel LAB (San Francisco), à La Maison Rouge (Paris), au FOAM Museum (Amsterdam), au J1 (Marseille-Provence 2013), à la Société Française de Photographie, à l'église Saint-Eustache (Mois de la Photo 2014, Paris), au Musée national Eugène-Delacroix, aux Rencontres d'Arles, au Carré d'Art de Nîmes, etc. Il est présent dans les collections du SF MOMA, Centre National des Arts Plastiques, Bibliothèque nationale de France, CNAC Georges Pompidou/Bibliothèque Kandinsky, Fonds Municipal d'Art Contemporain de la Ville de Paris, Fonds Régional d'Art Contemporain PACA, Musée de L'Elysée, Musée Nicéphore Niepce, Pier 24 Photography, et des collections particulières. Elle enseigne à Sciences Po Paris et aux Beaux-Arts de Rouen & Le Havre (ESADHAR).

Pour j Viva Villa ! Hélène Giannecchini collabore avec la photographe Stéphanie Solinas (pensionnaire Villa Médicis 2017-2018) et présente une installation mêlant textes et photographies intitulée **Ce que tu nommes fantôme porte le nom d'image**

<https://helenegiannecchini.com>

<http://www.stephaniesolinas.com>



VILLA MÉDICIS
ACADÉMIE DE FRANCE
À ROME

Lola Gonzàlez

Arts plastiques & Cinéma



© François Roelants



Rappelle-toi

Lola Gonzàlez est née en 1988 à Angoulême, elle vit et travaille actuellement à Paris. Diplômée des Beaux-Arts de Lyon en 2012, son travail vidéo a depuis été montré dans diverses institutions françaises et étrangères. Elle est lauréate du Prix Meurice pour l'art contemporain en 2016, nominée au Prix Ricard en 2017 et est représentée par la galerie Marcelle Alix, Paris. En résidence à la Villa Médicis, Lola réalise un projet d'écriture de scénario cinématographique de long-métrage, racontant la trajectoire de trois jeunes européens : un grec, une française et un italien qui, chacun à leur manière et dans leurs pays respectifs, s'effondrent dans leurs vies quotidiennes. Une fois à terre, ces trois personnages sont transportés sur une île où un traitement leur est administré, pour les aider à se relever et les ramener à la vie.

Rappelle-toi de la couleur des fraises (vidéo *courtesy* Galerie Marcelle Alix).

« Les énigmes irrésolues et ouvertes sont nombreuses chez Lola Gonzàlez. Une chose est certaine, la vue, le regard, l'aveuglement et la mémoire des images du monde, sont des sujets centraux dans le travail de l'artiste. Dans la plupart de ses films et avec une récurrence passionnante, elle met en scène « le groupe » dans un environnement naturel et sauvage, à l'abri et en secret des villes. Nous ne savons ni qui ils sont, ni ce qu'ils font véritablement ensemble, pourtant leurs activités semblent motivées par une vision commune, peut-être idéaliste, peut-être dystopique. Une génération consciente que la mémoire passe par les images et leur manipulation. Samuel Beckett dans *Le Dépeupleur* (1970) écrivait « tout s'estompe et nous serons aveugles » après les ruines laissées par la guerre 1939-45. Marguerite Duras et Alain Resnais ont eux aussi interrogé le regard et la vision à travers *La Douleur* (1985) pour l'une et *Hiroshima mon amour* (1959) pour les deux auteurs. Aujourd'hui, cette interrogation prend un nouveau sens et se situe indéniablement dans un continuum. Peut-être s'agit-il ici davantage d'une forme épique désaffectée et silencieuse. La fête est sans sourire, le repas sans un mot, l'empoisonnement est volontaire ou consenti comme une forme de contrôle sur son propre destin. »

Claire Le Restif

<http://lola-gonzalez.com/>

Emmanuel Guillaud & Takao Kawaguchi Danse



Courtesy Galerie Yumiko Chiba & Associates, Tokyo

Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy en 2014 après un Master d'Arts plastiques réalisé à la Sorbonne, Emmanuel Guillaud construit des installations sombres et labyrinthiques, faites de multiples projections de photographies. Depuis 2010, il est régulièrement exposé en France - comme au Pavillon Vendôme - ou à l'international et plus particulièrement au Japon (Museum of Contemporary Art ou GP gallery à Tokyo). L'un de ses projets phares, *Until the Sun Rises*, met en scène une déambulation hypnotique et erratique dans la ville de Tokyo qu'il connaît bien pour y avoir vécu 8 ans. La synchronisation des images projetées fait avancer le spectateur dans une nouvelle dimension en créant un univers fantasmagorique renouvelé à chaque nouvelle projection.

Danseur contemporain et chorégraphe majeur au Japon, Takao Kawaguchi mêle solos et collaborations, notamment pendant 10 ans avec Dumb Type, l'emblématique collectif d'artistes fondé à Kyoto en 1984. Son travail se saisit de répertoires emblématiques comme dans *About Kazuo Ohno*, présenté au Théâtre de la Ville à Paris en 2018 dans le cadre du programme *Japonismes : les âmes en résonance*. L'artiste y réinterprète le travail d'une figure phare de la danse butō, le maître Kazuo Ohno en proposant une « copie » qui sert intensément le travail des deux artistes.

Ils se sont rencontrés lors d'une performance de Takao Kawaguchi avec Dumb Type à la Maison des arts de Créteil en 1997. Ils se croiseront par hasard sept années plus tard à Tokyo, puis Takao invitera Emmanuel en 2015 dans le cadre de sa performance *Touch of the other*, scellant ainsi une amitié et une admiration réciproques.

Le projet *I'll lick the fog off your skin* proposé dans le cadre de la résidence est le résultat d'un développement conjoint des recherches artistiques, d'un projet commun centré sur les enjeux politiques et esthétiques des désirs et des corps. Né sur les pentes du mont Kujoyama, à la lisière de la forêt, là où se brouille la frontière entre le monde des hommes et celui des dieux, *I'll lick the fog off you skin* est un projet tentaculaire, au long cours, fait de multiples chorégraphies d'images et de mouvements de corps, inspiré des récits oubliés du Japon ancien. Pour j Viva Villa ! le duo présente un premier extrait du projet, titré **La forêt des éphèbes**.

<http://www.emmanuelguillaud.info>

<http://www.kawaguchitakao.com>



VILLA MÉDICIS
ACADÉMIE DE FRANCE
À ROME

François Hébert

Ecriture de scénario



© François Roelants



Nuit blanche, rêves noirs / Les beaux jours

François Hébert est né en 1988 à Paris où il vit et travaille actuellement. Après cinq années de droit public, il sort diplômé de la Fémis (département scénario) en 2014. Depuis, il écrit pour le cinéma, l'art contemporain et réalise plusieurs courts et moyens métrages sélectionnés en festivals. Nourri par des recherches en anthropologie, son travail se centre autour de la notion d'effondrement – qu'il soit intime ou collectif – et questionne la place du non-humain dans la grammaire cinématographique.

Durant son année de résidence à la Villa Médicis, François Hébert travaille à l'écriture d'un scénario de long-métrage racontant la trajectoire de Mathias, jeune chercheur en histoire de l'art obsédé par la question de la catastrophe climatique. Persuadé que l'effondrement est pour bientôt, sa vie ressemble à un long deuil. C'est alors qu'il fait la rencontre d'Hasna, jeune femme qui, tombant gravement malade, va s'effondrer à ses côtés. Main dans la main, ils feront face au réel et affronteront leurs peurs, déployant comme ils le peuvent des outils à même de les aider dans cette traversée des catastrophes. Comédie dramatique, ce projet d'écriture se nourrira de recherches sur l'effondrement (de Jared Diamond à Aby Warburg) et questionnera plus largement la place du drame et de la comédie dans le rapport que l'on entretient avec la catastrophe.

Pour j Viva Villa ! François Hébert présente une installation-vidéo organisant la rencontre de deux films – *Nuit blanche, rêves noirs* et *Les beaux jours* - tournés avec Clément Bondu en 2017 et terminés durant sa résidence à la Villa Médicis.

<https://www.francois-hebert.com>

Hippolyte Hentgen Arts plastiques



Gaëlle Hippolyte et Lina Hentgen © Villa Kujoyama



Sunday in Kyoto

Sous le pseudonyme Hippolyte Hentgen se cache un binôme d'artistes Gaëlle Hippolyte et Lina Hentgen, anciennes étudiantes à la Villa Arson en 1998 et 2006 qui se sont rencontrées pour la première fois à Paris. En associant leurs deux noms, elles créent un personnage de fiction qui joue sur l'appropriation et la manipulation de codes visuels partagés. Utilisant principalement le dessin qu'elles déclinent de diverses manières et notamment en installation, elles s'approprient un langage baigné dans la bande dessinée, le dessin animé ou encore le dessin de presse. Hippolyte Hentgen se livre avec le spectateur à une investigation de l'imagerie populaire par le faire. Quand dessiner devient la clé pour comprendre le dessin, en comprendre la force et les potentialités, jusqu'à construire un immense collage référentiel, protéiforme et composite qui perdure par leurs usages dans la mémoire collective.

A Kyoto, les deux artistes ont exploré le fantasme de l'image fantôme et le monstre bizarre dans le dessin japonais. De ce folklore espiègle, les grandes parades de Tanukis, Kappas, Tengus et autres Yokai emblématiques de la culture nipponne témoignent de l'évolution des genres. Le binôme a souhaité se concentrer sur l'iconographie du fantôme japonais, qui nourrit l'histoire foisonnante du fantastique depuis l'époque Edo jusqu'à sa diffusion imprimée.

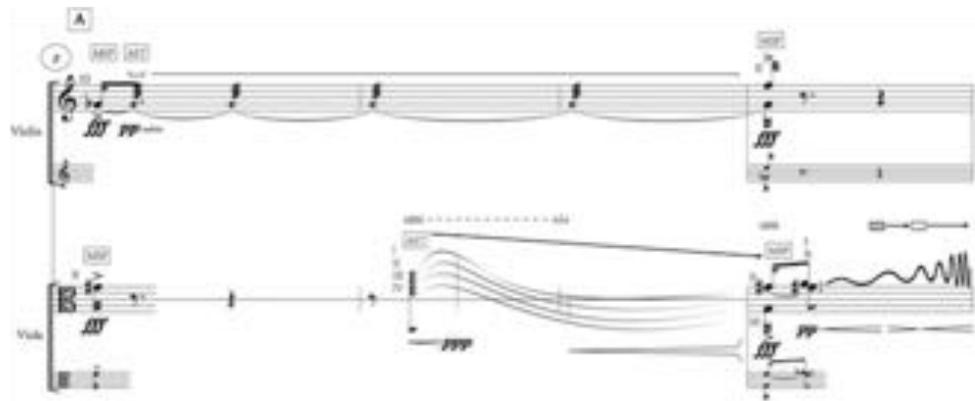
Elles conçoivent la collecte de documents et le prélèvement comme geste artistique. Les artistes constituent une archive se référant à ce monde hanté, des origines dans la peinture de la vallée de Kiso jusqu'aux dessins d'aujourd'hui. Elles imaginent réaliser une maquette issue de cette archive en vue d'une édition. Elles envisagent de créer des films animés issus de recherches et d'expérimentations autour des figures graphiques et animées des Senga Eiga (premier terme pour désigner l'animation japonaise) pour en saisir les enjeux graphiques et narratifs et pour une pratique d'atelier adaptée aux matériaux locaux et inspirée de l'artisanat local.



Clara Iannotta Composition



© François Roelants



Clara Iannotta étudie la composition au conservatoire de Milan, au conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, et à l'Université d'Harvard, auprès d'Alessandro Solbiati, Frédéric Durieux, et Chaya Czernowin.

Fascinée par l'idée de musique visuelle, Clara Iannotta construit des instruments imaginaires qui permettent au public d'entrer dans les nuances du son. Lauréate de concours et de festivals internationaux, dont les Prix Ernst von Siemens et Hindemith en 2018, Clara Iannotta est en résidence à Berlin dans le cadre du Berliner Künstler-programm des DAAD en 2013. En 2014, elle est nommée directrice artistique des Bludener Tage zeitgemäßer Musik. Ses œuvres sont des commandes notamment de Radio France, du Festival d'Automne à Paris, de l'Ensemble Intercontemporain, de la Biennale de Munich, des Darmstädter Ferienkurse, de la Westdeutschen Rundfunk, entre autres. Son premier disque monographique *A Failed Entertainment* a été salué par la critique et choisi pour la "Bestenliste 2/2016" de la critique allemande (Deutschen Schallplattenkritik).

Fernando Jiménez

Peinture



Fernando Jiménez est titulaire d'un diplôme des Beaux-Arts de la Faculté de San Carlos de Valence et d'un Master en graphisme de la CEI. Peintre essentiellement figuratif, il comprend la peinture de façon transversale et métisse, comme un carrefour de différentes techniques qui mènent à un résultat final souvent inattendu et imprévisible. Il construit ainsi un discours autour de concepts psychologiques appliqués à la représentation picturale, comme un dictionnaire visuel servant à la fois à décrire et à amener le public vers l'introspection et la connaissance de soi. Depuis quinze ans, il combine son travail d'enseignement avec des travaux de peinture murale et de design graphique. Au cours des dix dernières années, il a remporté une douzaine de premiers prix nationaux et autant de mentions d'honneur. Son travail peut être vu dans différentes institutions en Espagne, telles que le Consell insular de Ibiza y Formentera, le Club Diario de Ibiza, le Diario Marca, la Fondation Jorge Alió, le groupe E. Jesús Barcenas ou l'UNED de Cuenca. Il est également visible dans plusieurs mairies : Valence, Paterna, Chiva, Bocairent, Onil, Manises, Puçol, Quintanar de la Orden et Benicarló.

Résilientes - Kintsugi est un projet pictural qui naît de l'idée pratique de réparer les fractures de la céramique avec du vernis, ou de la résine saupoudrée d'or ou d'argent. Ainsi, les bris et les réparations font partie de l'histoire d'un objet et doivent être montrés plutôt que cachés. De cette pratique, émerge le terme résilience, et la substitution par l'émotionnel de ce qui au départ n'était que matériel.

Résilientes 9 est un polyptyque composé de 25 pièces de 24x24cm, qui exalte le concept des kintsugi japonais, dont les coutures en fil d'or viennent souligner les « blessures » et les erreurs issues des défauts de transfert de l'image sur la toile, en prenant pour point de départ des images issues de la statuaire classique.

Sylvain Konyali Gravure



Autoportrait sur plaque de cuivre n° 289

Sylvain Konyali s'inscrit pour la première fois dans un atelier de gravure à Milan lors d'une année d'échange. Après un premier Master en Dessin (ERG, Bruxelles), il reprend un cycle de Master spécialisé en Gravure et Image Imprimée à l'Académie Royale de Bruxelles. Une fois celui-ci terminé, il aménage un petit camion en atelier pour sillonner les routes de France, de Belgique et d'Italie. Cet atelier de gravure déployable et mobile lui permet ainsi de développer sa pratique au cours de ses voyages, comme cela a été le cas à Florence, où il a suivi récemment une formation technique de graveur-imprimeur durant trois mois à la fondation Il Bisonte. Il a reçu la mention d'honneur du jury au prix de la gravure de la fédération Wallonie-Bruxelles en 2015 et a été doublement primé au vernissage du prix Hamesse de Bruxelles en 2017.

Ses images traitent de la captation d'un instant face à l'autre, et parfois face à soi-même. Ce sont des tentatives de transcription de la nature d'un moment, d'une relation ou d'une histoire avec quelqu'un.

« Toujours la même plaque de cuivre. Elle mesure la taille du carnet de type « passeport ».

Je n'y dessine que mon portrait, et chaque fois que je vais à l'atelier, je l'imprime, le gratte et l'efface. La succession de ces différentes étapes, de la gravure à son effacement, élabore le dessin.

Chaque portrait dessiné, puis effacé, laisse sa trace sur les impressions, et s'estompe au fil des passages sous la presse. Le cuivre garde en mémoire tout ce qui a été incisé dedans, et les dessins se construisent avec tous les autres gravés auparavant.

Aujourd'hui, c'est le 327ème ».



VILLA MÉDICIS
ACADÉMIE DE FRANCE
À ROME

Stéphanie Lacombe Photographie

Lauréate 2006 de la Bourse Photographe de la Fondation Jean-Luc Lagardère



Stéphanie Lacombe est née en 1976 à Figeac, dans le Lot. Elle est diplômée de l'école Nationale supérieure des Arts décoratifs (ENSAD). Ses travaux sont exposés en France, en Argentine, en Finlande et à Hong Kong, et publiés par de nombreux magazines et quotidiens, parmi lesquels la Revue XXI, le journal Le Monde et L'obs. Son expérience de femme photographe est transmise par différents workshops menés auprès d'institutions publiques et privées : la Fondation Cartier, les Ateliers du Carrousel, le pôle photographique Diaphane, en Picardie. Outre le prix Niepce (2009) elle est lauréate de la Fondation Lagardère (2006), a reçu le Grand prix de la photographie documentaire et sociale de Sarcelles (2008). En 2001, Sebastiao Salgado lui remettait le prix spécial du jury Agfa.

L'épaule de la colline « Au XVII^e siècle, Nicolas Poussin (l'étranger de Rome) estimait que pour réfléchir, pour faire œuvre, il fallait : «errer fuori le mura», errer à l'extérieur des murs. Depuis Rome, j'ai emprunté les bus, les trains, j'ai rejoint les quartiers de banlieues autrefois bidonvilles, j'ai dépassé les Borgate puis j'ai poussé plus loin encore dans la nature environnante, quitté les routes pour emprunter des sentiers, sans autre but que de cultiver le vide, d'être absorbée dans un paysage, de cesser d'être moi. Mon problème n'étant pas d'inventer, encore moins de ré-inventer l'espace, mais de le lire, c'est à dire d'interroger celui-ci à ma façon, de transcender le réel pour en donner ma vision. Mon travail sur la nature ne relève pas d'une démarche moderne ou idéologique, mais plutôt comme le terrain de jeux de mon inconscient. Prendre un chemin qui ne mène nulle part est pour moi un moyen de communion avec le monde. C'est un cheminement physique et mental où le corps s'intègre au lieu, à la manière de Cézanne qui s'efforçait, je cite « d'unir des courbes de femmes à des épaules de collines ». Dans ma déambulation, j'ai tourné le dos aux monuments historiques qui n'expriment pas l'être des sociétés mais peuvent l'étouffer. Dans mes photographies, les choses sont là, ont toujours été là, enfouies quelques part, dans une grande banalité. Les apparitions sont lentes, discrètes, peu spectaculaires tel l'émergence de Terence Stamp dans le film « Théorème » de Pasolini qui arrive sans bruit, comme un brouillard »

Yann Lacroix Peinture



Silent Pool, Huile sur toile

Diplômé de l'École Supérieure d'Art de Clermont Métropole en 2010, Yann Lacroix a également passé six mois à l'École des beaux-arts de Porto, point de départ d'un travail sur les notions de paysage et de mémoire. Ces dernières années, il a effectué plusieurs séjours en résidence en France — résidence Shakers en 2013, Chamalot en 2014, la Source en 2015, Fondation Dufraine de 2015 à 2017 et le DomaineM en 2017 — ainsi qu'à Bangkok, où il a passé deux mois à la Tars Gallery. C'est là qu'il a commencé à s'intéresser aux lieux clos, constitués de leur propre artificialité, comme les zoos et les lieux de villégiature. Il a participé à de nombreuses expositions collectives en France comme à l'étranger : en Lituanie (Art Vilnius) Pologne (In translation / Galerie Pracownia), Thaïlande (Sandwiches / Cartel Art Space), en Belgique (Continents et anecdotes / Galerie Felix Frachon) ainsi que dans plusieurs galeries parisiennes (Underconstruction Gallery, Galerie T&L, Galerie Rue Visconti).

Le projet en résidence de Yann Lacroix s'oriente vers les jardins arabo-andalous, vestiges de la période Al-Andalus et représentations du paradis terrestre. Repris par les rois chrétiens, ces lieux symboles d'un idéal sont aussi la mémoire d'un temps ancien et les témoins d'une histoire qui rendent visible la stratification des époques successives.

« Sur la toile, je travaille par couches maigres, les premières donnant la luminosité au tableau. Je ne sais jamais ce que deviendra la peinture au final. Je travaille d'après des photographies que je prends ou d'autres que je glane sur internet, desquelles j'extrait un motif que je tente d'interpréter sur la toile. Je laisse une grande place à l'essai, voire à l'erreur. Si cette première interprétation ne fonctionne pas, je l'efface. Ce processus d'effacement laisse des traces, des marques qui vont nourrir et densifier la suite de la composition. D'une certaine façon, la surface de la toile devient l'espace de convergence de ma mémoire, du paysage et de la peinture.

Observer un paysage (urbain, semi-urbain, et "naturel") c'est être à la fois partie intégrante de celui-ci et à la fois extérieur = observateur (contemplatif). Le paysage est fait de strates géologiques, de transformations par l'homme, c'est le lieu de l'histoire, il porte en lui la mémoire des civilisations, des époques et des airs. Cette attention-là amène à se rendre compte de la fragilité de ce que l'on a devant les lieux ».



Pauline Lafille Histoire de l'art



© Daniele Molajoli



Pauline Lafille, née en 1986, est docteure en histoire de l'art. Après des études de lettres, elle a étudié en thèse les scènes de bataille dans la peinture italienne du XVI^e siècle. Pour ce travail mené à l'École Pratique des Hautes Études et soutenu en 2017, elle a été lauréate d'un prix de la Chancellerie des universités de Paris. Ses recherches actuelles portent sur la représentation du son dans la peinture moderne et sur l'imaginaire sonore de la guerre à la Renaissance. Elle est en 2019-2020 Fellow à la Villa I Tatti à Florence.

Son film sur la **Bataille de San Romano** de Paolo Uccello au Louvre cherche à offrir au spectateur un regard soutenu sur la peinture à travers l'alliance du regard, de la voix, des textes et des sons. Il ne s'agit pas de « bruiteur » le tableau ni de faire croire qu'il est véritablement sonore, mais d'expérimenter combien le silence de la peinture est riche de suggestions auditives qui aident à *voir* et à comprendre le récit de la bataille. Du calme de l'attente au déclenchement de la charge, la peinture construit de manière visuelle un signal sonore et montre le déchaînement bruyant de la troupe, symbole de sa future *Renommée*, de sa mémoire sonore.

Mathilde Lavenne

Vidéo



© N.Djavanshir



Focus on Infinity

Mathilde Lavenne est née en 1982 en France. Après avoir axé ses recherches en 2011 sur les technologies émergentes et les outils numériques, elle reçoit en 2014 le Prix Pierre Schaeffer de la SCAM. Diplômée du Fresnoy, Studio National des Arts Contemporains, en 2016, après deux années de recherche autour de l'image, son travail est présenté dans de nombreuses expositions en France et à l'International. Son court-métrage, Focus on Infinity, tourné au pied d'un glacier, a été sélectionné dans de nombreux festivals tels que le Tampere Film Festival en Finlande et le Shnit International Short Film Festival en Suisse. Il est primé en 2015 par le Prix Talents Contemporains de la Fondation François Schneider. En 2018, le Prix Golden Nica lui est décerné par le Festival International Ars Electronica à Linz, en Autriche puis elle intègre la Casa de Velázquez, Académie de France à Madrid où elle poursuit actuellement ses recherches. Son film TROPICS, sélectionné au Festival International du Film de Rotterdam reçoit en 2019 le Prix du meilleur film expérimental du Festival Ann Arbor dans le Michigan.

Le projet **Solarium** s'intègre dans le cadre de la transformation technologique et idéologique de notre société en termes d'énergie. Son point de départ se trouve dans la zone désertique d'Almeria et dans les centrales solaires du sud de l'Espagne. Au-delà des codes du documentaire, invoquant une science-fiction imaginaire en lien avec les traditions alchimiques du XVIII^e siècle, il s'attache à sublimer la matière première du cinéma : la lumière. La finalité de ce projet vise à développer une écriture vidéo prenant la forme d'une installation numérique qui se propose à la fois de repousser les limites de l'œuvre filmée à travers une nouvelle conception de l'image et d'approfondir la question du paysage, en prenant position artistiquement sur les transformations énergétiques et les mutations de notre société.

Cédric Le Corf Sculpture



Justa III - Bois gravé polychrome

D'origine allemande et bretonne, Cédric Le Corf est né en 1985 à Bühl (Allemagne). Diplômé en 2009 avec félicitations et mention de l'École Européenne Supérieure d'Art de Bretagne de Lorient, il vit et travaille sur l'île de Groix, à Paris et à Berlin où il s'est installé pendant sept ans et a enseigné la gravure à Bethanien. Il y a rencontré des artistes de renommée internationale pour lesquels il fut assistant. En 2016, il est résident de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France à la Fondation Dufraine à Chars dans le Val d'Oise. En 2017, il est lauréat du prix Georges Coulon. Depuis septembre 2018 il est membre artistique de la Casa de Velázquez à Madrid où il développe son projet en sculpture et en gravure autour du baroque espagnol, projet qu'il a pu poursuivre lors de sa bourse à la Fondation Pilar i Joan Miró à Mallorca.

Cédric Le Corf porte un grand intérêt à l'art sacré. En résidence, il développe ainsi son projet autour du baroque espagnol, de son théâtralisme et de son culte de la mort, en s'instruisant des œuvres des figures majeures de la sculpture du XVIIème, des polychromées en bois de Juan de Juni, d'Alonso Berruguete, de Gregorio Fernandez et de Pedro de Mena.

Ainsi l'investigation et l'étude constituent l'essentiel de sa recherche et de son travail en atelier dans lequel il réalise des sculptures en bois peint, enrichi par des études modelées, gravées et nourries par la beauté tragique du pathos et du réalisme baroque.



VILLA MÉDICIS
ACADÉMIE DE FRANCE
À ROME

Thomas Lévy-Lasne Peinture



© Cédric Sartore



Au Biodôme

Thomas Lévy-Lasne, né en 1980 à Paris, est diplômé des Beaux-Arts de Paris.

Aquarelles de fête, fusains de manifestations, dessins érotiques de webcam, peintures à l'huile de la solitude urbaine, il aborde d'une manière classique les sujets les plus divers et les plus contemporains. Pour le cinéma il tient le premier rôle du moyen métrage multi-primé (Berlinale, Angers, Brive...) « Vilaine fille, mauvais garçon » de Justine Triet, collabore au scénario de « Victoria » deuxième long métrage de cette dernière et réalise son premier court-métrage « Le Collectionneur » (2017).

En 2014, il co-organise le colloque « La Fabrique de la peinture » au Collège de France dans le cadre de la chaire du professeur Claudine Tiercelin où 16 peintres dont Jeff Koons, Chéri Samba, Anne Neukamp ou Jules de Balincourt témoignent de leurs pratiques.



Mathieu Lucas Paysage



© François Roelants



Ailanthus 3

Mathieu Lucas est architecte et paysagiste concepteur, né en 1989 à Rennes. Diplômé en 2012 avec les félicitations du jury à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Versailles, il travaille plusieurs années pour le Bureau Bas Smets à Bruxelles et le bureau BASE à Paris où il collabore sur de grands projets d'aménagements et études territoriales en France et à l'international, se forgeant une forte sensibilité au paysage, à l'espace public et à la représentation cartographique. Il développe aujourd'hui sa pratique personnelle entre la conception d'espaces paysagers, la maîtrise d'œuvre urbaine et une recherche plastique sur les modes de représentation du vivant, des cycles naturels et des processus climatiques pour imaginer et entrevoir partout de nouvelles formes de cohabitations entre l'homme et l'environnement.

Ponentino - Pendant les belles journées d'été, le Ponentino, la brise marine, se lève tous les jours quand les terres se réchauffent. Un vent frais s'engouffre sur la plaine du Tibre, s'envole sur les hauteurs et tente de pénétrer dans la ville. Les paysages traversés dialoguent avec l'atmosphère, la réchauffent, l'humidifient ou l'assèchent, mélangeant les couches d'air pour modifier le climat local et notre ressenti. Aujourd'hui la brise marine atteint le cœur de Rome avec difficulté. A cause d'une urbanisation massive entre la côte et le centre ville, l'air frais s'élève plus vite avant de rafraîchir la ville. Comment imaginer alors de nouvelles interactions entre les territoires et leurs interactions avec l'atmosphère? Le film *Ponentino* est une invitation à suivre le vent, depuis la mer vers la montagne. Une invitation à penser la ville, la banlieue, la campagne et tous nos paysages comme des espaces interconnectés, reliés au sein de grandes dynamiques aériennes.

Ailanthus altissima - L'Ailanthus est présente partout. Au sein des parcs historiques, le long des voies ferrées et des autoroutes, dans les cours d'immeubles. Elle s'implante rapidement et demande peu. Considérée comme envahissante, sa présence bouleverse les paysages traditionnels et nos représentations pastorales d'un décor immobile. La série de photos *Ailanthus altissima* explore sa présence encore discrète au sein d'un bois de chênes verts vieillissant au cœur de Rome. Une invitation à penser aux cycles et aux mouvements du vivant pour inventer d'autres narrations plus inclusives.

Thierry Machuel Musique



Thierry Machuel est un compositeur et pianiste français qui a la particularité d'avoir été lauréat des trois résidences du festival (Villa Médicis de 1996 à 1998, Casa de Velázquez de 1999 à 2001 et Villa Kujoyama en 2018). Il a consacré la majeure partie de son travail à l'art choral, initié très tôt au chant par l'ensemble dirigé par son père. Après des études au CNSM (Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris) où il obtient les prix d'harmonie, de contrepoint, de fugue et d'orchestration, il se tourne vers l'art vocal et la musique de chambre et travaille sur des textes d'auteurs contemporains dans de très nombreuses langues qu'il maîtrise par ailleurs. Son répertoire met ainsi en valeur le lien spécifique entre poésie, langues et cultures, et tisse patiemment un répertoire choral qui ne concerne aujourd'hui pas moins d'une quarantaine de pays et territoires.

En 2008, il reçoit le Prix Sacem de la musique vocale, la bourse de la Fondation Beaumarchais en 2009 et le Grand prix lycéen des compositeurs en 2011 pour « Paroles contre l'oubli » et reçoit la même année une commande d'état. Ses œuvres chorales, chantées tant en Europe qu'en Asie ou aux Amériques, ont été au programme du baccalauréat 2013 et 2014. En 2017, la création de « l'Europe de mes rêves », oratorio en 27 langues, réunit plus de 800 collégiens de toute l'Europe. Son catalogue comporte plus de 60 œuvres.

Son projet de résidence à Kyoto, intitulé « **Chants de la dépossession** », met en regard le poème de Paul Celan « Strette » avec plusieurs textes de Tôge Sankichi, un poète japonais militant et survivant de la bombe atomique de Hiroshima. Les morceaux choisis sont issus du recueil « Poèmes de la bombe atomique », dans une œuvre pour deux chanteuses, deux récitants et un quatuor à cordes. Allemand, japonais, français, les langues s'entrecroisent ici, le chant élargit l'éventail d'expression de la voix parlée, afin que l'on s'immerge dans le son de la parole poétique. Au cœur de l'œuvre, le langage, entre silence et contre-langue, serait le lieu où réinventer un monde habitable. Les cordes, quant à elles, se cherchent dans une autre temporalité que les voix, loin du son ou du sens des mots, elles ont un récit âpre, souterrain, en perpétuel ressourcement.



Léonard Martin Arts plastiques



© François Roelants



© Simon d'Exea

Léonard Martin est né à Paris en 1991. Formé au Fresnoy - Studio national et aux Beaux-Arts de Paris, il développe lors de son parcours un dialogue ludique entre les disciplines. Son travail autour de l'écriture de James Joyce a été récompensé par le prix de l'ADAGP - Révélation art numérique, art vidéo en 2017, par le prix Dauphine en 2018 et exposé lors de la Biennale de Gwangju en Corée. Pensionnaire à la Villa Médicis - Académie de France à Rome pour l'année 2018-2019, il y mène un travail plastique qui lance des ponts entre les époques et les formes. Ses œuvres traitent de grands thèmes de l'art et de la littérature qui font appel à des techniques variées, aux divers langages de l'image et de la représentation dans l'espace. Lauréat des Audi Talents Awards 2019, le projet proposé illustre la diversité de ses intérêts et sa capacité à orchestrer les références à l'histoire de l'art savante, et les moyens d'expression populaires : Paolo Uccello et la Renaissance italienne, le théâtre de marionnettes et les jeux de Carnaval. A l'automne 2019, il expose à la Biennale de Lyon dans l'exposition « Là où les eaux se mêlent » proposée par le Palais de Tokyo.

Léonard propose une libre interprétation du récit historique de la bataille de San Romano, peinte par Paolo Uccello vers 1456, confiée à des marionnettes grandeur nature sur les lieux de l'invention de la perspective à la Renaissance italienne.

Marta Mateus Cinéma



Née dans la région de l'Alentejo au Portugal en 1984, Marta Mateus a fait des études de philosophie à l'Université de Lisbonne (Universidade Nova), de dessin et de photographie à Ar.Co., et de musique et de théâtre. Elle a travaillé en tant qu'actrice et assistante réalisatrice au Portugal. Son premier film en tant que réalisatrice, *Pics et friches* ("Farpões Baldios", 2017) a été sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes et dans plusieurs festivals tels que le New York Film Festival, la Viennele, Mar del Plata et Courtisane. Il a reçu entre autre le Grand Prix du festival de Vila do Conde, le Grand Prix de l'Hiroshima Film Festival, et le prix CAMIRA du Festival international du film de Vérin. En 2018, elle crée CLARÃO Companhia, une structure de production, dans le but de développer des travaux collectifs de cinéma, de littérature et d'art.

Évoquer la Langue est l'ébauche d'une attente. Deux femmes, dans le sud d'un pays perdu. Vêtements noirs, de deux âges différents, contre un mur de pierres qui atteint le milieu de leur corps. Les pieds posés sur les pierres qui ont glissé de ce mur. Elles murmurent, nous les entendons à peine. Chacune dans son soliloque. Deux soliloques peuvent-ils faire un dialogue ? Une prière ? Une confession ?

Elles sont là. Elles sont. Il n'y a pas de champ/contrechamp, seulement chacune dans sa solitude. Des sibylles ? Des sorcières ? Une mère et sa fille ? Des habitantes du même village ? Seuls le mur, la campagne, le noir qu'elles revêtent, le chant des oiseaux, le silence dans le monde permet de les lier l'une à l'autre.

João Fernandes

<https://vimeo.com/martamateus>

Naomi Melville Sculpture



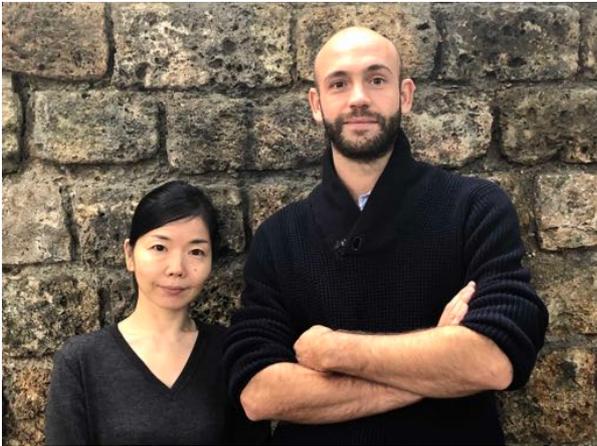
Relire – Relier

Naomi Melville a été diplômée de l'ENSAD en juin 2017, où elle a suivi la formation du secteur Art-Espace, visant à développer une pratique artistique personnelle. Elle a ensuite bénéficié d'une résidence en Guadeloupe, soutenue par le Ministère de la Culture et les Ateliers Médicis, puis à la Casa de Velázquez en 2018-19. Au cours de ses études, elle a eu l'occasion d'établir plusieurs collaborations, notamment avec l'éditeur Bruno Robbe ou la chorégraphe Emilia Giudicelli. En duo avec une autre jeune artiste, Pauline Frémaux, elle développe également un travail performatif sur le langage. Naomi Melville souhaite poursuivre une recherche contextualisée, nourrissant sa production à partir de l'histoire de territoires ou de lieux. En 2020, elle sera notamment en résidence aux Ateliers Sahn (Brazzaville, Congo).

Le projet que Naomi Melville développe en résidence porte sur l'Inquisition espagnole, plus précisément sur les notions de marranisme et de crypto-religion. Après avoir passé six mois aux Antilles françaises, où sa production s'est construite autour de la réalité délicate et complexe de la créolité, elle mène à Madrid un travail issu d'une réflexion autour du mot « convertir », et de son étymologie « cum vertere », puis « convertere » : tourner autour, tourner avec.

Son travail s'articule autour des mots de transmission, d'hérité, en se basant sur l'étude approfondie de pans d'histoires, de faits culturels ou religieux, en particulier sur la notion de métissage. A la manière d'un archéologue, il s'agit de faire émerger des fragments, puis d'en créer le liant, pour restituer une mémoire et l'ouvrir vers d'autres imaginaires.

Simon Moers & Tomoe Kobayashi Marionnettes



Abîme et résurgences

Diplômé de l'INSAS (Institut National Supérieur des Arts du Spectacle) à Bruxelles, option interprétation dramatique (cursus en quatre ans), Simon Moers se tourne ensuite vers la France pour obtenir un DMA Arts de la Marionnette à l'ESNAM (Ecole Nationale Supérieures des Arts de la Marionnette) de Charleville Mézières en 2011. A la sortie de sa formation, il fonde avec 5 camarades de promotion un collectif de théâtre de marionnettes, le PROJET D. Metteur en scène et acteur marionnettiste, avec notamment les spectacles *Carbone* et *La Traque*, il est également interprète pour Marie Godefroy dans son spectacle *Sous Vide*, et crée dans cette dynamique deux soli, *Sous la neige qui tombe* et *Punch and Judy*.

Diplômée de l'université Musashino à Tokyo en scénographie, Tomoe Kobayashi a commencé sa carrière dans le spectacle vivant d'abord en exerçant comme costumière. Après avoir été assistante du scénographe Nobutaka Kotake, elle rencontre la danseuse Kaori Ito avec qui elle collabore par la suite, tout comme Mika Kurosawa avec qui elle partagera jusqu'en 2016 un ardent désir de travailler avec des objets dans la danse. C'est notamment par le biais de ce travail que Tomoe Kobayashi se tourne progressivement vers le monde du théâtre d'objets et plus particulièrement celui des marionnettes. En 2007, une bourse d'étude lui permet de se rendre en France et de travailler au sein de la compagnie de Philippe Genty. Durant 6 années, elle accorde une grande importance aux recherches multiculturelles et aux échanges avec les artistes qu'elle retransmet dans la création de ses marionnettes et ses costumes à son retour au Japon.

Le projet de ce duo à la Villa Kujoyama nommé *Abîme et résurgences* ou *De la cruauté bienfaisante* porte sur la violence qui pèse de plus en plus sur nos vies, quelle qu'en soit la forme. Chaque être humain possède aujourd'hui mille raisons de s'insurger, de se révolter, de se sentir frustré ou de ressentir le besoin de détruire. Les causes sont multiples et il n'est pas nécessaire d'en définir une seule. Pour cette création, c'est le théâtre de marionnettes qui sera utilisé, avec comme point de départ le Théâtre National de Bunraku d'Osaka, lieu emblématique de l'art traditionnel japonais de marionnettes de grande taille.

Nourri par leur cohabitation sur les hauteurs de Kyoto avec les rituels omniprésents dans la société japonaise, ces derniers leur ont permis d'accéder à un autre espace de création, permettant à la fois une distanciation par rapport au réel et une cohabitation fascinante de l'humour et de la cruauté. Pour j Viva Villa !, c'est un projet nommé *Soleil Perdu* que le public pourra découvrir.

Camille Mutel Danse



Camille Mutel est danseuse et chorégraphe. Formée à la pratique du mouvement dansé d'Hervé Diasnas, Camille Mutel ressent un choc artistique à l'âge de 20 ans pendant un spectacle de danse butō, un art scénique japonais né au Japon dans les années 1960. Cette découverte changera définitivement son approche du corps et du mouvement. Cette rencontre scénique façonnera ses futures pièces qui interrogent la relation à soi-même et aux autres, qui devient l'axe central de sa recherche. Son solo *Effraction de l'Oubli* en 2010 lui permet de franchir le seuil de la reconnaissance institutionnelle. En 2015, dans *Go, go go, said the bird (...)*, elle affirme un langage radical où nudité et sexualité côtoient distanciation et raffinement du geste. Elle est lauréate de la Villa Hors les murs, puis de la Villa Kujoyama en 2018 ainsi que de la Fondation Beaumarchais SACD. Ses pièces ont été présentées à travers l'Europe et le Japon.

Détails est une miniature de la chorégraphe Camille Mutel, créée lors de sa résidence artistique à la Villa Kujoyama. Au Japon, elle a étudié en profondeur les gestes traditionnels de la cérémonie du thé et les principes esthétiques qui la sous-tendent, en particulier en ce qui concerne les objets utilisés. *Détails* est une réflexion calme et chorégraphique sur la relation sujet / objet. La question étant de savoir comment la séparation entre les deux - principe de base de la philosophie moderne occidentale - peut être dissoute dans l'indéfinition de l'œil du spectateur.

Détails est une étape de recherche du solo *Not /* qui sera créé en janvier 2020 au Festival Faits d'hiver.

Nach Danse



© Jade Joannes



© Japan shots

Anne-Marie Van (alias Nach) rencontre le Krump à l'âge de 22 ans, par hasard, devant l'Opéra de Lyon après en avoir vu quelques images dans le film documentaire *Rize* de David LaChapelle. La rue est sa première école et la danse de Nach se forge au fil des rencontres. Celle du chorégraphe Heddy Maalem en 2012 est déterminante dans son désir de développer le Krump au contact d'autres pratiques. Celle de la danseuse et chorégraphe Bintou Dembélé aussi, avec qui elle partage la scène de *S/T/R/A/T/E/S* quartet. Celle des arts traditionnels, comme le Kathakali (stage d'initiation à ARTA), et le flamenco, dont le duende lui évoque l'extase des battles de Krump. Sa curiosité lui fait puiser des références au carrefour de différents arts : la photographie (Antoine d'Agata, Francesca Woodman), la poésie (Sony Labou Tansi), les arts audiovisuels, le cinéma d'essai et les musiques expérimentales. Nach commence à mettre sa danse au service du théâtre. Marcel Bozonnet fait appel à elle pour *La neuvième nuit, nous passerons la frontière*, créé en novembre 2016. Elle crée son premier solo *Cellule* en décembre 2017 et poursuit du côté de la danse contemporaine en Colombie, en créant le duo - Et toi ? avec la chorégraphe Angela Bello. Après sa résidence à la Villa Kujoyama, Nach est artiste compagne au CCN de La Rochelle entre 2019 et 2021 et artiste associée du CDCN d'Avignon entre 2020 et 2023. Elle est également soutenue par le CDCN Atelier de Paris au titre du Fonds FoRTE.

Une image. Le corps est dans un cycle de mouvement. La lumière le quitte, tout en l'éclairant légèrement, pour se déplacer. Elle ouvre dans un autre espace une porte, entre deux mondes, laisse apparaître le fantôme. Un endroit. Nulle part. Le lieu du rêve ou du cauchemar. L'univers d'un Peep-Show. Je ne sais pas pourquoi à vrai dire. Je n'en ai jamais vu. Mais je suis pleine d'un imaginaire de ce lieu, des sensations inconnues. Lieu de mystère, de malaise, de perversion, de fantôme, d'anonymat, d'obscurité et de désir interdit? Sculpter le temps. Celui d'un strip-tease, celui d'une éternité, celui d'un dernier souffle. Changer la perception qu'a le public de la réalité. Une réalité multiple parmi tant d'autres. Dévoiler cet autre monde qui est dans celui-ci.

Pour le festival j Viva Villa ! Nach nous propose une performance dansée autour de sa prochaine création ***Beloved Shadows***. Un solo dans lequel résonnent ses recherches autour du butō et des codes du corps de la femme japonaise.

Carla Nicolás Arts plastiques



Carla Nicolás est une artiste plasticienne espagnole dont le travail est principalement centré sur la gravure et le livre-objet, même si durant sa résidence à la Casa de Velázquez, elle a également intégré l'installation comme forme d'expression artistique. Diplômée en Arts Plastiques, spécialisée en Gravure et Estampage à l'École d'Arts de Saragosse, elle a poursuivi sa formation dans des centres d'études graphiques aux Etats-Unis (Pyramid Atlantic Art Center), en Écosse (Edinburgh Printmakers) et au Centre International de l'Estampe Contemporaine à Bentanzos (Espagne). Imprimeuse de profession, elle développe sa pratique depuis 2011 au Calotipo, studio de création et d'impression artisanale, où elle réalise également des travaux de commande commerciaux pour particuliers et entreprises.

Abrigo est un projet artistique né en 2017, pendant le premier trimestre de sa grossesse. Il découle des peurs propres à l'enfance et des réflexions sur la manière d'éduquer une personne vers le chemin de l'autonomie et de la confiance en soi. *Abrigo* nous parle de la distance, de la culpabilité, de l'expérience d'élever un enfant tout en créant sans renoncer aux opportunités artistiques. Il parle aussi de la manière dont cela est perçu par l'entourage social. Il parle de conciliation familiale à travers la générosité et l'affection. Il fait référence au temps et à l'importance de respecter les temporalités autres. Sa propre temporalité. Cette expérience de vie est représentée à travers la peau d'ail, élément présent dans toutes les pièces du projet.

La peau de l'ail est l'axe discursif de la plupart des pièces qui composent le projet : tantôt comme medium, tantôt comme support, tantôt comme inspiration formelle. On trouvera ainsi des textures générées à partir de noirs intenses au contact d'un rouleau et d'une presse (monotypes) pour lesquels l'artiste a créé un outil de gravure particulier. A partir d'une gousse d'ail qui a servi de modèle, Carla Nicolás crée un bijou en forme d'un dé à coudre qui épouse le corps, et avec lequel elle a réalisé trois eaux-fortes. Le choix de la peau de l'ail provient de son architecture unique, à sa fonction protectrice et à l'association historique de sa consommation à la fertilité. On retrouve ainsi la peau d'ail, moulue et séparée par couleurs, dans plusieurs pièces sculpturales (*Criar y Crear*, *Le Temps*, *274/ Autobiographie*) qui amènent une réflexion sur l'idéalisation de la maternité et sur son présupposé parfait et romantique, implicite dans notre culture. De cette façon, l'auteure conclut le discours d'une mère qui, en le devenant, a découvert une aventure différente, et qui nous parle autant de l'émotion du désordre et d'une agréable surprise.

Andrés Padilla Domene

Vidéo



Artiste multimédia né en 1986 à Guadalajara, au Mexique, il vit et travaille entre le Mexique et la France. Il a fait des études d'arts audiovisuels au Mexique et en France au Fresnoy - Studio national des arts contemporains. Son travail personnel et collaboratif a été exposé et primé dans divers festivals et expositions à l'international. Ses projets artistiques, impliquent souvent le développement de dispositifs technologiques qui sont ensuite intégrés dans l'œuvre. Il est co-réalisateur du projet SEFT-1 Sonde d'Exploration des Chemins de Fer Abandonnés, et fait également partie du collectif artistique Astrovandalistas.

Dérive Tropicale est un projet documentaire qui commence avec l'identification d'objets transportés par les courants transatlantiques d'hier à aujourd'hui. Quels sont-ils ? D'où sont-ils partis et sur quelle rive ont-ils échoué ? Qui les récupéra ? Et pour quel usage ?

Ces objets, qu'ils soient graines tropicales, sculpture en céramique, bout de bois ou gant en caoutchouc sont tous porteur d'un récit. Ce qui est amené par les flots fascine de par son voyage et son origine toujours plus exotique que sa destination.

C'est l'océan qui produit cela. Cette mystérieuse entité qui semble vouloir communiquer, déposant d'une rive à l'autre des messages à déchiffrer. Le récit s'active, tirant vers le mythe, l'anecdote ou le billet scientifique, et prend de l'ampleur à mesure que les objets sont trouvés, identifiés, localisés puis renvoyés sur un autre réseau, celui de nos communications actuelles.

Martine Rey Métiers d'art



© Jade Joannes



Martine Rey est artiste laqueure spécialisée en laque végétale urushi. Ancienne élève de l'École des Arts Appliqués de Paris, elle découvre et apprend les techniques de la laque japonaise pendant ses études aux Beaux-Arts de Kyoto. Depuis plus de 40 ans, la laque est devenue son matériau de prédilection pour plusieurs raisons. Pour sa capacité à capter la profondeur et l'intensité de ses noirs, pour son habilité à susciter la caresse, pour sa faculté à rendre précieux les objets et son pouvoir de révéler l'infime beauté de chaque chose.

Martine Rey a envisagé sa résidence à la Villa Kujoyama comme un retour à la source du pays de la laque, une rencontre déterminante dans sa vie professionnelle et son travail. A Kyoto, elle réactualise son travail en axant ses recherches sur la technique de l'Urushinagashi qu'elle façonne elle-même en interprétant la laque comme médium. A l'aide d'un liant qui permet de faire tenir la matière végétale à la surface de l'eau, elle manipule la laque qui devient des motifs flottants, offerts aux ombres et à la lumière.

Le fruit de ses recherches s'inscrit dans une lignée de nouvelles correspondances, de nouveaux territoires, questionnant les émotions esthétiques des deux pays (Japon/France). Un regard partagé entre les savoirs faire et/ou empruntés, pour en chercher l'entre-deux, la coïncidence dans un travail en commun avec des artistes japonais.

A la Collection Lambert, c'est une pièce façonnée à l'Urushinagashi, **Territoires imaginaires**, qui sera présentée.



Ophélie Reynaud-Dewar Arts plastiques



Lili Reynaud-Dewar danse, parle, écrit, enseigne, fabrique des objets, du mobilier, des installations vidéo, des films, des revues féministes, seule ou avec ses amis, ses étudiants, sa famille. Après avoir étudié la danse classique, puis le droit public à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, elle a suivi le Master of Fine Arts de la Glasgow School of Arts. Depuis, elle a initié diverses attitudes en termes de production, qu'elles soient discursives, pédagogiques, contemplatives, esthétisantes. Son travail ne présente pas de ligne directrice, il ne se penche pas sur un thème spécifique, mais s'acharne à faire entrer les questions sociales dans le champ esthétique, et à rendre visible les contradictions d'une telle entreprise. En 2009, elle a co-fondé avec Valérie Chartrain et Dorothee Dupuis, la revue féministe d'art et de culture *Petunia*. Elle est professeure à la Haute École d'Art et de Design de Genève, où elle a formé le groupe mouvant et changeant *Enseigner comme des adolescents*, avec lequel elle a réalisé plusieurs projets de films, d'expositions, de séminaires. Elle fait partie du groupe *Wages For Wages Against*, qui défend l'idée de rémunérations systématiques pour les artistes qui exposent leur travail, et travaille sur des solutions pour un monde de l'art moins discriminant et plus représentatif des minorités. Elle vit et travaille à Grenoble, où elle a initié le projet *Maladie d'Amour*. *Maladie d'Amour* est une expérience sociale et émotionnelle qui réunit un groupe de jeunes gens autour de projets de ses amis artistes de Paris, Vienne, Genève et ailleurs, exposés dans son atelier le temps d'une soirée.

Le film *I Want All Of The Above To Be The Sun* fait partie d'une série initiée par l'artiste dans son atelier en 2011 et poursuivie jusqu'à ce jour dans les divers lieux et institutions où elle est amenée à travailler et exposer, du Centre Pompidou au New Museum de New York ou encore le Wiels de Bruxelles où elle a tourné des films similaires. Au tout départ, ces films rendent hommage au répertoire de gestes de Joséphine Baker et Cosey Fanni Tutti, deux artistes ayant utilisé leur corps de façon exacerbée pour produire une critique des représentations. Par cette intrusion de son corps dans les espaces très construits et fixes du musée et du White Cube, Lili Reynaud-Dewar a d'abord cherché à rendre perceptibles les mécanismes d'exclusion pratiqués par le musée à l'encontre de certaines formes artistiques et certaines identités. Progressivement, elle a fait apparaître dans cette série des éléments de son quotidien (téléphoner, fumer, s'étirer, bâiller) et de sa vie personnelle. Elle a en outre cherché à échapper à l'esthétisation du musée et à rendre visible les conditions matérielles qui rendent possible la production de l'art en dansant dans les bureaux, espaces techniques, avec les outils ou parmi des œuvres encore en phase d'installation ou de gestation.

Samy Rio Design



Samy Rio a étudié l'ébénisterie pendant quatre ans avant de rejoindre l'École nationale supérieure de création industrielle à Paris où il commence à étudier le design industriel pendant 5 ans. Ces deux formations lui permettent de travailler de concert avec l'industrie et l'artisanat, pratiques qu'il perçoit comme complémentaires et interdépendantes. Il sort diplômé de l'ENSCI les Ateliers en octobre 2014 avec les félicitations du jury grâce à un projet de recherche sur l'industrialisation des tubes en bambou. En 2015, il ouvre son studio après avoir remporté le Grand Prix du Design Parade 10 à la Villa Noailles. Il a depuis effectué plusieurs résidences notamment au Cirva à Marseille, à la Cité de la Céramique de Sèvres, à l'atelier Luma en Arles ou encore à Taiwan au NTCRI (National Taiwan Craft Research and Development Institute), et débute entretemps une collaboration avec la Galerie kreio. A travers ces différentes résidences, il continue à explorer les interactions entre savoir-faire et industrie, traditions et nouveaux outils afin de questionner autant la manière dont nous produisons les objets que les objets eux-mêmes.

Son projet de résidence à la Villa Kujoyama s'articule autour du bambou, au croisement de l'artisanat et de l'industrie, de la tradition et de l'innovation et aussi de l'usage d'un objet fini tout autant que de la manière dont celui-ci sera produit. Ce projet initié seul en France a ensuite été un vecteur de rencontres et d'échanges autour de ce matériau prolifique en Asie et des acteurs qui l'entourent et l'utilisent. A terme, ce projet de recherche a pour objectif de questionner l'état actuel de l'utilisation du bambou, et de se demander quelle est culturellement sa place au cœur des traditions auquel il appartient et comment il peut évoluer, vers de nouvelles typologies d'objets, de nouveaux usages, de nouvelles approches.

Olivia Rosenthal Littérature



© Jade Joannes

Olivia Rosenthal est une écrivaine, romancière et dramaturge. Maîtresse de conférences en littérature à l'Université de Paris VIII, elle crée en 2013 avec Lionel Ruffel et Vincent Message l'une des premières formations de cycle universitaire de création littéraire. Ses premiers essais, publiés en 1998 aux Editions Champion seront suivis de romans et de pièces pour le théâtre dès 2004. En 2007, elle reçoit le prix Welper-Fondation Laposte et le prix Pierre-Simon « Ethique et réflexion » pour *On n'est pas là pour disparaître* aux éditions Verticales qui confirme son inventivité et son talent langagier. En 2011, c'est au tour de son roman *Que font les rennes après Noël* d'être récompensé du prix du livre Inter, du prix Alexandre Vialatte et du prix Eve-Delacroix.

En parallèle, ses interventions dans l'espace public (affichages, fresques ou pièces sonores), se font le témoin d'autant de manières pour elle de renouveler les formes que peut prendre la littérature.

Son projet de résidence à la Villa Kujoyama part de l'évènement dramatique de l'attentat au gaz sarin qui s'est déroulé dans le métro de Tokyo en 1995. Olivia Rosenthal l'envisage comme une manière de réfléchir aux répercussions que le terrorisme produit sur nos vies où il s'agit moins de travailler sur les faits que sur les effets et les restes, les traces visibles et invisibles qu'un évènement de cette ampleur peut laisser dans les consciences de ceux qui n'en ont pas été directement les victimes.

Alors que nous sommes quotidiennement exposés à cette menace, choisir un terrain d'investigation et une époque éloignée du centre névralgique de nos terreurs contemporaines permettra de les mettre à distance et de trouver, par la fiction, d'autres mots pour évoquer leurs récurrences.

Sandrine Rozier
Métiers d'art



© Tadzio



© Tadzio

Diplômée de l'Institut Français de la Mode en 1994, Sandrine Rozier est designer costumes et textile pour les arts vivants. Elle s'est spécialisée dans les teintures naturelles auprès de nombreux professionnels et a participé aux Symposium-Ateliers internationaux (notamment en Inde, en Corée, en France ou à Madagascar). Elle s'est engagée dans le renouveau des colorants naturels en introduisant leur usage à l'Académie Fratellini, à l'Opéra-Comique et au Festival International d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence ; et en initiant les formations professionnelles au GRETA de la Création, du Design et des Métiers d'arts, au Théâtre Humain trop Humain et à la Cité Internationale de la Tapisserie d'Aubusson.

Ses nombreux voyages lui ont permis de récolter et de transmettre les techniques traditionnelles textiles qu'elle utilise pour créer et teindre naturellement, démarche qui reçoit le soutien de la division des arts et de l'entreprise culturelle de l'UNESCO et se décline depuis dans chacun de ses projets. Depuis 2016, elle est missionnée par la Cité Internationale de la Tapisserie d'Aubusson pour coordonner le projet de Pôle couleurs et teinture naturelle sous le parrainage de Dominique Cardon.

En s'appuyant sur un réseau de maîtres-teinturiers existant, Sandrine Rozier souhaite revisiter la science ancestrale des couleurs issues des plantes de différentes régions du Japon à la lumière de la chimie d'aujourd'hui. Par une approche interdisciplinaire, elle souhaite étudier les possibilités de coloration textile des plantes tinctoriales tout en collectant leurs fonctions médicinales. Au fil de sa résidence, Sandrine Rozier entend explorer le lien entre usage des plantes et sensorialité de la couleur. Elle imagine accompagner ce travail par la création d'un répertoire de nuances, d'outils de valorisation des filières et de transmission des techniques japonaises, qui serviront des projets artistiques de création contemporaine ou d'édition textile.

Arnaud Rykner Littérature



© P.Matsa



Arnaud Rykner, gravure sur terre

Romancier et auteur dramatique, Arnaud Rykner a publié dix essais (aux éditions Corti ou Seuil), huit romans (aux éditions Rouergue et Actes Sud), ainsi que deux pièces (aux Solitaires Intempestifs et Publie.net). Après des études à l'École Normale Supérieure (Ulm) et l'agrégation de Lettres, il a enseigné dans diverses universités françaises et est actuellement professeur à la Sorbonne Nouvelle. Ancien dramaturge, traducteur et assistant de Claude Régy, il a lui-même mis en scène plusieurs textes de Sarraute, Maeterlinck ou Koltès jusqu'en 2010.

Pour son nouveau roman *L'île du lac*, Arnaud Rykner voudrait explorer davantage encore les voies du silence et de la solitude. Envisageant toujours la littérature comme une expérience de la dépossession (et pour celui qui écrit, et pour celui qui lit), il voudrait pousser plus loin cette recherche, en se donnant la possibilité de l'éprouver aussi bien sur le plan du récit que sur celui de l'acte d'écrire proprement dit, en puisant dans la culture et dans la spiritualité japonaise.

Ce sont les possibilités du silence et la question de l'insularité qu'il explore, au travers d'un texte où le bambou, plante qui pousse tout en prenant appui sur le vide qu'il enferme, aura une place centrale.



VILLA MÉDICIS
ACADÉMIE DE FRANCE
À ROME

Riccardo Venturi

Histoire de l'art



© François Roelants

Riccardo Venturi, né le 19 octobre 1974 à Rome, vit et travaille à Paris depuis 2002. Après avoir obtenu un doctorat en histoire de l'art et esthétique à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense, il a été Postdoctoral Fellow à la Phillips Collection Center for the Study of Modern Art et à la George Washington University de Washington, et pensionnaire à l'Institut national d'histoire de l'art (INHA) à Paris (2012-2016). Son dernier ouvrage, *Passione dell'indifferenza. Francesco Lo Savio* (Humboldt Books) vient d'être publié.

Son projet "**Porosité. La crise du modernisme italien à la lumière de l'Anthropocène**" se veut une reconsidération de l'art et de la culture visuelle italiens des années 1960 et 1970 à travers la notion de "porosité", entre humanités visuelles et humanités environnementales.

Clément Verger Photographie



Forest Fire, Madeira Island
Impression sur papier d'eucalyptus



Eucalyptus, Calbeta Madeira Island
Impression sur papier d'eucalyptus

Après avoir étudié la communication visuelle à l'ENSAAMA Olivier de Serres, Clément Verger a bénéficié de la bourse internationale Léonardo da Vinci. En 2011, il a obtenu le Master in Photographic Studies de l'University of Westminster de Londres. Depuis 2013, il travaille régulièrement à la création de workshops avec la Fabrique du Regard, plateforme pédagogique du BAL. Il a été lauréat de la Cité Internationale des Arts de Paris au cours de la session 2017/2018. Son travail questionne l'apparente naturalité des paysages qui nous entourent à l'époque de l'anthropocène, mixant production artistique et protocole scientifique dans une démarche fondée sur la recherche.

Dans son projet **Endeavour** débuté au Portugal en 2016 durant la résidence de The Independent AIR et avec le soutien des Jardins Botanique de Kew, Clément Verger utilise l'exemple de l'introduction de l'eucalyptus en Europe pour confronter le large phénomène du transport et de l'implantation d'espèces dans le monde. Son projet devient un outil d'analyse des complexes ramifications de l'influence de l'homme sur son environnement. Par sa position géographique et l'importance de son histoire maritime, l'Espagne a été la porte d'entrée pour l'introduction de l'eucalyptus et de nombreuses autres espèces en Europe. En résidence à la Casa de Velázquez, il peut mener ses recherches sur le terrain et ainsi, complétant le travail déjà initié au Portugal, couvrir la péninsule ibérique dans son entier.

La Collection Lambert

Avignon



Cour Hôtel de Caumont / Miroslaw Balka, 68 x (200 x 8 x8) Heaven, 2010, © Miroslaw Balka . Crédit photo : F.Couvreur

La Collection Lambert en Avignon est un musée d'art contemporain né en 2000 (et agrandi en 2015) à l'initiative du marchand d'art et collectionneur Yvon Lambert, qui a fait don à l'État d'une collection d'œuvres majeures de la seconde moitié du XXe siècle et du début du XXIe siècle, auxquelles s'ajoutent de nombreux dépôts pour atteindre environ 2 000 œuvres. Abrisée au sein de deux hôtels particuliers du XVIIIe siècle au centre d'Avignon, au cœur de la Provence, la Collection Lambert y propose en permanence une sélection d'œuvres de son fonds permanent, et présente régulièrement des expositions temporaires qui apportent un nouveau regard sur la production d'artistes de grande renommée ou mettent en valeur le travail d'artistes plus jeunes.

Direction : Alain Lombard

La Casa de Velázquez

Madrid



Inaugurée en 1928 à Madrid, la Casa de Velázquez est depuis près d'un siècle un lieu de vie et de création permettant à des artistes, d'origines géographique et culturelle diverses - une cinquantaine chaque année - d'affirmer leurs orientations de travail et leurs expressions singulières. Elle a pour particularité d'accueillir également en résidence des chercheurs en Sciences Humaines et Sociales. Elle fait partie du réseau des cinq Écoles françaises à l'étranger, sous la tutelle du Ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation. Largement tournées vers l'international, les activités de la Casa de Velázquez s'orientent particulièrement vers la péninsule Ibérique, le Maghreb et l'Amérique Latine.

Direction : Michel Bertrand

La Villa Kujoyama

Kyoto



Inaugurée en 1992, la Villa Kujoyama est l'une des premières résidences artistiques de recherche fondée en Asie. Lieu de dialogue interdisciplinaire et intergénérationnel, la Villa Kujoyama accueille chaque année une vingtaine d'artistes et créateurs emblématiques du paysage artistique contemporain. Avec l'appui de partenaires spécifiques, elle initie des projets afin de faire rayonner ses lauréats sur la scène internationale. La Villa Kujoyama est un établissement du réseau de coopération culturelle du Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères. Relevant de l'Institut français du Japon, elle bénéficie du soutien de la Fondation Bettencourt-Schueller, qui en est le mécène principal, et de l'Institut français.

Direction : Charlotte Fouchet-Ishii

L'Académie de France à Rome

Villa Médicis



L'Académie de France à Rome – Villa Médicis, sous la tutelle du Ministère de la Culture, favorise la création artistique et promeut le dialogue entre les cultures et les arts. Fondée en 1666 par Louis XIV, l'Académie de France à Rome a comme mission fondatrice l'accueil d'artistes et de chercheurs en résidence - mission Colbert. Soucieuse de s'ouvrir au public, elle propose aussi une programmation culturelle - mission Malraux - qui en fait un véritable laboratoire artistique entre la France et l'Italie, dans un esprit d'ouverture sur l'Europe et sur le reste du monde. Enfin la mission patrimoine a pour vocation de conserver et de faire connaître la Villa Médicis, son siège depuis 1803, ses jardins et ses collections.

Direction par intérim : Stéphane Gaillard, secrétaire général

Organisateurs & Partenaires

Organisé par



Avec le soutien de



En partenariat avec



Infos Pratiques

Calendrier :	du 11 octobre au 10 novembre 2018
11 octobre – 12h :	Conférence de presse
11 octobre – 17h :	Ouverture au public
12 & 13 octobre :	Programmation concerts, performances, lectures, théâtre, danse
14 octobre :	Journée de rencontres professionnelles
15 octobre :	Journée de rencontres professionnelles – Région Sud
16 octobre :	Séance plénière de l'Académie des beaux-arts

Débats et Rencontres : voir la programmation sur www.vivavilla.info

Exposition ouverte du mardi au dimanche de 11h à 18h

Plein tarif : 10 €, Tarif réduit : 8 €, Enfant : 2 € (De 6 à 11 ans)

Gratuit pour les moins de 6 ans

Collection Lambert en Avignon

5, rue Violette – 84000 Avignon

[Google Maps](#)

mail : information@collectionlambert.com

site : <http://www.collectionlambert.fr/>

tél : 04 90 16 56 20

Contact : contact@vivavilla.info

Presse : Laurent Cassagnau

cassagnaulaurent@gmail.com

06 63 57 77 43

Retrouvez la programmation, les informations et les éditions précédentes sur www.vivavilla.info ainsi que sur nos comptes



#vivavillafestival